

H. BARRÈS

Le Lieutenant DELAVIE

et ses postes d'écoute

1915-1918

Table des matières

PREFACE.....	3
SOURCES ET OUVRAGES CITES :	3
LA POINTE de ST-MIHEL.....	5
EN FORET D'APREMONT.....	10
INVENTION DES POSTES D'ECOUTE.....	11
DANS UN POSTE D'ECOUTE.....	24
L'ECOUTE EN DIFFICULTE.....	27
COMMENT FONCTIONNE L'ECOUTE.....	32
DERNIERES DIFFICULTES.....	35
LES HOMMES ET LEUR CHEF.....	39
Annexes.....	43

Tirage mécanographique et autographique

H. Barrès, receveur principal des P.T.T.

Chartres, Eure et Loir

achevé le 6 mai 1955

numérisé par R Faure
le 27 avril 2003

PREFACE

Il y a quarante ans au printemps 1915, le lieutenant DELAVIE suscitait les postes d'écoute, dans des circonstances que les pages qui suivent s'efforcent de retracer exactement. Dès sa mort survenue en 1951, je pensai qu'il convenait de rappeler son œuvre. Je préparai alors quelques notes qui furent l'objet d'une diffusion par le poste de radiodiffusion de Lyon le 16 décembre 1951. N'ayant pas collaboré avec M. DELAVIE lors de ses recherches du début, ne l'ayant jamais interrogé sur celles -ci, je n'avais pu que les indiquer sommairement. Mais j'avais l'espérance de les préciser. Le ministère de la Défense nationale m'avait fait connaître qu'il n'y avait, aux archives de la grande guerre, aucun dossier spécial sur les postes d'écoute. Heureusement Madame DELAVIE voulut bien dépouiller la correspondance de son mari et m'en donner des extraits qui éclairent complètement la question.

Je me suis efforcé de placer la découverte des postes d'écoute dans son cadre d'origine, la forêt d'Apremont, de décrire un poste du début, de la belle époque pourrait-on dire tel que je l'ai bien connu à Flirey de rappeler le destin de l'écoute dans la guerre et d'en donner l'explication.

Puissè-je réussir à intéresser tous les camarades de l'écoute que je pourrai atteindre encore, les anciens combattants, les personnes enfin qui voudront bien arrêter un instant leur pensée sur cette époque où se montraient, victorieusement en face d'une armée allemande supérieurement préparée et équipée, la bravoure et la ténacité du soldat français, la haute conscience et l'ingéniosité de chefs tels que le lieutenant DELAVIE.

Que Madame DELAVIE qui m'a permis d'aboutir, agrée mes sentiments de respectueuse gratitude.

SOURCES ET OUVRAGES CITES :

Correspondance, notes et documents de M. DELAVIE ;

Général ROUQUEROL : « les Hauts de Meuse et St-Mihiel 1914-1918 » Payot 1939 ;

du même : Article des « Archives de la Grande Guerre » n° 20 mars 1921 Chiron ;

« Les armées françaises dans la grande guerre » publication du Ministère de la guerre, 81 volumes et cartes 1922-1937 ;

P. ANDRIEU : « A l'écoute devant Verdun, récits du capitaine MORIN » Denoel 1938 ;

A. ARNOUX : « le cabaret » arth Fayard ;

« Indice 33 » id

« Contacts allemands » A. Michel 1950 ;

J. PERICARD : « Pèlerinage en forêt d'Apremont » Durassie 1952 ;

« Le Saillant de St-Mihiel », guide illustré des champs de bataille Michelin 1919 ;

E. JUNGER : « Orages d'acier » Payot 1930 ;

R. JAUST : « Télégraphie par le sol et autres moyens de communication » ;

Notes, souvenirs et correspondance de l'auteur.



A Delavie et un poste d'écoute, porte le deuil de son frère Eugène tué en octobre 1914

LA POINTE de ST-MIHEL

J'ai pris mes vingt ans au camp d'instruction du 157ème d'instruction à Valréas en Vaucluse. Quelques jours plus tard, à la fin de l'après midi du 15 avril 1915, je débarque avec un convoi de mes camarades en gare de Pagny-sur-Meuse entre Toul et Commerçy.

Dans la douceur d'un soir printanier, la colonne s'achemine par une route bordée de bois aux lisières desquels les merles sifflent au renouveau. La fatigue de la marche s'ajoute à celle du long voyage qui depuis Gap nous a conduit en Lorraine. Les courroies du sac coupent les épaules. Nous avons faim, soif et besoin de sommeil. Après bien des kilomètres, dans la nuit complète, nous apparaissent soudain, d'une hauteur de la route, de brèves et lointaines lueurs suivies de roulements sourds. Dans le ciel montent de brillantes lumières, vite éteintes, des fusées éclairantes. L'étrangeté du spectacle nous fait oublier notre épuisement. Nous ouvrons nos yeux, nous tendons nos oreilles.

Devant nous, de l'ouest à l'est, s'étend la ligne de combat jalonnée par le bois Le Prêtre, Regniéville, Flirey, la forêt d'Apremont, formant la branche sud de la pointe de St Mihiel.

Le gros de l'attaque allemande se produisant aux premiers jours d'août 1914, à travers la Belgique, alors que les traités internationaux garantissaient la neutralité de ce pays, obligeait le commandement français à reporter vers le nord en hâte le principal de ses troupes, sans pouvoir éviter la retraite de Charleroi. Cependant, afin de soulager les efforts à faire pour cette manœuvre, le commandement donnait l'ordre d'attaquer la frontière lorraine. Sept jours de combats portèrent nos troupes en avant de Sarrebourg et de Dieuze (20 août) mais les allemands qui avaient jusque là reculé sans résistance marquée, nous repoussaient à leur tour, prenaient Lunéville et menaçaient Nancy. Au sud ils s'efforçaient d'atteindre la trouée de Charmes pour tourner nos divisions. Sur le Grand-Couronné et devant Charmes nous stoppions heureusement leur progression. Le 25 Août passant à l'offensive, nous reprenions une partie du terrain perdu. Puis la bataille de la Marne contraignait encore les allemands à reculer. Dans le même temps s'accentuait notre offensive. L'ennemi, désappointé, reculait au sud comme au nord et s'éloignait de Nancy. Mais, vers le 15 septembre, il s'arrêtait. Les deux armées paraissaient épuisées par les grands mouvements. Les allemands creusaient des tranchées suivant la ligne qui si longtemps depuis demeura fixe.

Au cours de l'offensive allemande Verdun s'était trouvé en péril, dangereusement isolée en pointe. La retraite ennemie entraînée par la victoire de la Marne et par la résistance au Grand Couronné dégagèrent la place forte. Mais le 20 septembre les allemands reprenaient l'offensive dans la région en avant de Metz formant charnière de notre ligne de défense. Le 25, ils sont à St Mihiel, mais nos troupes renforcées les obligent à stopper. Alors, comme ailleurs, les allemands creusent des tranchées sur les positions et c'est ainsi que se dessine la célèbre hernie de St Mihiel dont la pointe était la ville de St Mihiel elle même et dont les villages de Combres sur les Hauts de Meuse et de Regniéville en Haye, près de Pont à Mousson, séparés à vol d'oiseau par une trentaine de kilomètres marquaient les deux points d'attache.

Dès la formation de cette pointe, la tentation de la réduire vint tout naturellement à l'esprit de notre état major qui voyait la possibilité de libérer ainsi rapidement une importante fraction du territoire envahi. Le président POINCARÉ, qui avait sa campagne à Sampigny, à six kilomètres du front, en pressait le haut commandement. Les allemands, de leur côté, espérant reprendre un jour un vaste mouvement offensif, devaient s'acharner à se maintenir en vue d'un alignement futur du front dans lequel Verdun tomberait, prélude d'une nouvelle et définitive marche en avant.

De part et d'autre, des moyens de défense s'accumulaient, rendant vaines toutes les attaques, ne permettant que la conquête de quelques mètres de tranchées au prix de lourdes pertes.

Le commandement français concevait surtout qu'une attaque au nord de Flirey, ayant pour axe la route menant à Essey et aboutissant à la prise de ce village, rendrait intenable le maintien de la hernie. C'est dans ce but qu'eurent lieu les attaques du commencement d'avril 1915. Mais dans ce

mouvement en avant l'élan des troupes vint se briser sur les feux croisés des mitrailleuses allemandes. Tous les commandants de compagnies furent mis hors de combat. Ne put être maintenue, au prix de nouvelles pertes, que l'occupation de quelques tranchées de première ligne allemandes. Dans les autres parties du front, à gauche, en forêt d'Apremont, à droite, au bois le Prêtre, au nord, aux Eparges, l'âpreté des sanglants combats menés de pair avec l'attaque de Flirey n'eut pas meilleur sort. Les adversaires demeuraient sensiblement sur leurs positions.

En septembre 1915, une nouvelle attaque devait avoir lieu, mais l'insuccès de l'affaire de Champagne le fit annuler. Et en 1916, le gigantesque combat de Verdun détourna l'attention de ce front. Il fallut attendre la première quinzaine de septembre 1918 pour que la menace d'une puissante attaque franco-américaine décidât les allemands à accomplir presque sans combats cet alignement auquel les français avaient rêvé si souvent de les contraindre.

VIE DES TRANCHEES

A 800 Mètres au nord de Flirey, à fleur du sol, des files de sacs de terre, les uns gris, les autres blancs et verts, marquent les lignes extrêmes, rapprochées parfois jusqu'à trente mètres, où deux peuples s'affrontent.

De la première ligne on aperçoit en avant quelques cimes décharnées d'arbres de la forêt de Mortmare. Celle-ci montre, sur là droite, une pointe éclaircie par la mitraille alors que la pente s'accentue pour descendre dans un fond et remonter sur Limey. A gauche la vue se borne au bois du Jury. En arrière apparaissent l'église squelettique, les maisons en ruines du village, puis le sol se relève vers les bois de la Voisogne et de la Hazelle et, plus loin, se montrent les ondulations partagées entre cultures et prés enserrant la vaste forêt de la Reine. Les hauteurs bleutées bordant la Meuse ferment l'horizon.

Des premières lignes, les boyaux s'éloignent vers des dépressions du sol où les hommes peuvent émerger sans être aperçus par les observateurs ennemis. Entre tranchées et boyaux, parmi des débris de casques, de vêtements, de fusils, sacs et fils de fer, des cadavres pourrissent aux intempéries.

Les compagnies arrivent de Bernécourt, pour les relèves, aux premières heures de la nuit. Peu avant la carrière dont les petites lumières trouent l'obscurité, on pénètre dans la zone dangereuse. Les balles des fusils pointés sur la route se perdent en miaulant dans les taillis lorsque, par hasard, l'une d'entre elles ne rencontre pas son homme. Après la carrière, il faut armer le fusil, le tenir à la main, se mettre en file indienne. La colonne quitte la route, s'engage dans un fond qu'enjambe le viaduc brisé du chemin de fer, traverse sous celui-ci la route de St-Mihiel, suit un vallonement, dépasse un poste de secours et entre dans la tranchée de départ. Celle-ci, assez large d'abord, coupe bientôt la voie ferrée au point où elle s'enfonce dans le sol après avoir été sur un remblai depuis le viaduc. Un barrage de sacs protège le passage du côté ennemi. Puis, la tranchée devient plus étroite entre des murs de sacs de terre en constituant les parois détruites par les bombardements et les intempéries. Un des boyaux, à gauche mène au point assigné en première ou en deuxième ligne. La colonne avance lentement dans la nuit, attentive à circuler dans le plus grand silence. Parfois, de l'officier de tête, vient l'interrogation : « Faites passer si ça suit ? » ou l'avis : « Attention au fil téléphonique » qu'on transmet au suivant. Dans les cagnas, abris individuels, au ras du sol, ou collectifs plus profondément creusés, des hommes dorment dont on heurte quelquefois les pieds. Vers minuit, généralement, on arrive en place à la grande satisfaction des camarades relevés.

En première ligne, les hommes se tiennent au coude à coude, veillant près des créneaux ménagés entre les sacs du parapet. De ceux ci je me méfie. Par ces regards, cependant étroits, un de mes camarades avait été blessé à la tête alors que nous parlions ; un autre avait eu le Crane traversé par une balle juste en arrivant prendre sa faction à la tombée de la nuit. Des tireurs d'élite, les ajustent soigneusement de jour et immobilisent leurs fusils ainsi pointés. Aussi je ne les utilise qu'avec précaution et, dans l'obscurité, je préfère examiner le terrain par dessus les sacs, aux lueurs fugitives des fusées.

Nous venons souvent dans la tranchée Aulois, ancienne tranchée allemande, longue d'une cinquantaine de mètres. A sa gauche s'amorce un boyau allemand, bientôt coupé par un barrage de sacs. On le surveille par un créneau et par un abri souterrain muni d'un regard sur le fond. Par le créneau supérieur, l'homme de garde envoie de temps à autre, une charge de chevrotines de façon à balayer l'ensemble du boyau. A la gauche de la tranchée Aulois s'alignent successivement, jusqu'à la voie ferrée, plus ou moins longues et délimitées par les boyaux d'accès, les tranchées Felce, Barin, Bresson, Séra, Eyriès, celle-ci terminée en petit poste sur la voie ferrée de l'autre côté de laquelle on trouve la terminaison pareillement agencée de la tranchée Cottiart. A droite de la tranchée Aulois : tranchée Neuve, Chanzy, Aubarède, puis les tranchées formant le Chapeau de gendarme, et, plus

loin s'infléchissant devant la pointe de la forêt, l'ouvrage du Bec de canard. Tous les noms de personnes désignant la première ligne sont ceux d'officiers tombés pour leur conquête. Des oursins de barbelés, accrochés les uns aux autres, surmontent le parapet. On vit dans un air mélangé de l'odeur de la décomposition de la chair humaine et de celle de la poudre. Des milliers de mouches se repaissent de sang et de sanie. Rats et belettes se disputent les lambeaux des cadavres la nuit.

Des bombardements violents se déclenchent habituellement l'après-midi. Les obus de 150 et de 210, les torpilles de 150 et de 240, les « tuyaux de poêle », les grenades à fusil dégringolent sur nos tranchées. Nous ripostons surtout avec tirs des 75, puis peu à peu, avec l'artillerie de tranchées qui se constitue dans l'été de 1915 avec des canons de 56 et 80 ou des mortiers « Louis Philippe », lançant des projectiles à ailettes ou de grosses bombes à queue.

Les allemands creusent activement des galeries de mines. Fréquemment, aux heures de silence, on les entend travailler sous nos pieds et leurs fourneaux éclatent, bien souvent, avant les nôtres.

Parfois, il faut conquérir un coin de tranchée. Cela exige une longue Préparation. Puis, une nuit, la compagnie d'assaut occupe la position de départ en première ligne. Sur le matin les 75 donnent rageusement. A l'heure fixée, les canons allongent le tir, les hommes jaillissent s'efforçant de franchir rapidement les quelques trente ou cinquante mètres à parcourir à découvert. A travers le rideau des balles et des grenades tirées par l'ennemi il en arrive au but. Les grenades dispersent les derniers défenseurs. On rétablit, à la hâte, l'ancien boyau qui reliait autrefois les deux lignes. Mais la contre attaque ne tarde pas à se produire, une fois, deux fois, plusieurs fois, jusqu'à forcer, bien souvent à l'abandon de la conquête. La nuit tombe sur les morts et les mourants, sur les survivants épuisés.

Si la vie est dure en première ligne, en deuxième ligne on se sent déjà détendu. Mais quand on cantonne en renfort dans les abris de rondins de la Hazelle la gaieté reprend ses droits. A 1000 ou 1500 mètres du front c'est un autre monde. On loge à deux escouades dans un abri, tout équipés, prêts pour le moindre appel. La dureté de la couche, les cartouchières qui entrent dans les cotes, n'empêchent pas de dormir. Le jour, on demeure à proximité, mais assez libre et tranquille. On va se ravitailler en eau javellisée à la carrière proche en jetant un coup d'œil aux pitoyables morts descendus des lignes en attente de l'inhumation au cimetière voisin.

Nous préférons presque la Hazelle aux granges aux toits crevés de Bernécourt où la fantaisie du tir de deux pièces de 155 long dissimulées sous les arbres, en queue du bourg attire des séances de bombardement de représailles.

Mais nous aimons surtout le campement sous bois, plus éloigné du feu, dans les baraqués Adrian de la Réhanne, les greniers de Royaumeix ou, mieux encore, le grand repos au charmant et tranquille village d'Andilly dissimulé dans le val d'un maigre ruisseau avec une jolie placette de tilleuls, près de l'église et de grands marronniers le long de la rivière. Là, nous avons l'impression d'être extrêmement loin du front, de la misère et de la mort. Il faut cependant, un soir, reprendre le chemin de Flirey. Pour nous encourager, sans doute, la musique régimentaire, postée au coin de la route scande notre départ. Tout en grognant, nous prenons le pas. Nous avons une quinzaine de kilomètres à faire. En passant à Bernécourt, quelques instants d'arrêt, un café chaud nous réconfortent...

J'abandonne cette vie du fantassin vers la fin de septembre, sans quitter le secteur, pour entrer monteur aux postes d'écoute.



A. Delastre
avec ses "Brigands"

1915

Poste d'arrest

EN FORET D'APREMONT

Lorsqu'un peu de calme s'établissait à Flirey, nous entendions parfois des roulements de feu sur notre droite et sur notre gauche et, plus lointainement, vers le nord. Ces derniers venaient des Eparges où l'on se battait ferme pour la possession de la colline qui domine le village. Ceux de droite venaient du bois le prêtre ou de Regniéville, ceux de gauche, de la forêt d'Apremont.

Celle-ci occupe sur les hauteurs vallonnées des « côtes » qui borde la rive droite de la Meuse une superficie d'une vingtaine de kilomètres carrés, s'étendant sur les communes d'Apremont, Varneville St-Agnant, Marbotte, Ailly-sur-Meuse. Elle fait partie d'une zone organisée après 1870 pour défendre, en cas d'invasion, le passage de la rivière. Le fort des Paroches, sur la rive gauche et, sur la rive droite ceux du « camp des romains », tout près de St-Mihiel, de Liouville et de Gironville devaient en bombardant les cols ou en balayant la plaine de la Woëvre, qu'ils dominent de près de 150 mètres, empêcher la progression de l'ennemi. Des ouvrages improvisés, sur des points d'avant garde, les complétaient. C'est ainsi, qu'un peu à l'ouest d'Apremont, à 200 mètres à gauche de la route de St-Mihiel, on trouvait un terrassement de 250 mètres de long, orienté nord-ouest à sud-est, sur une partie élevée du terrain qu'on avait dégarni des arbres pour permettre la surveillance de la route en direction de St Mihiel. Émergeant de 1,50 m au dessus du sol, il se composait de deux bastions réunis par une courtine comportant des banquettes de tir avec des abris constitués avec des troncs de hêtres trouvés sur place et recouverts d'une épaisse couche de terre. A 200 mètres en arrière dans le bois, deux abris de même conception formaient positions de repli ; le tout était entouré d'un réseau de fil de fer assez épais. On désignait cette fortification par le nom de « Redoute d'Apremont ». Des ouvrages similaires se trouvaient dans d'autres parties de la forêt : l'un à deux kilomètres plus loin en direction de St-Mihiel, à la naissance d'un sentier qui s'enfonce à droite dans la forêt ; deux autres au nord, au croisement de la route stratégique et d'un chemin se rendant à Varneville. Tous ces ouvrages datant de 1880 avaient été consolidés pendant les étés de 1912 et 1913 par des éléments du génie de Verdun campant sous la tente.

Après la campagne de Lorraine où il avait poussé jusqu'au delà de Sarrebourg pour en reculer aussitôt, le VIII^{ème} corps composé notamment des 13^{ème}, 27^{ème}, 29^{ème}, 56^{ème}, 85^{ème}, 95^{ème}, 134^{ème}, 210^{ème} et 227^{ème} d'infanterie arrive dans la deuxième quinzaine de septembre en forêt d'Apremont pour se heurter aussitôt aux allemands.

Les français occupent la redoute et de là, exécutent des attaques sur le bois Jura, mais l'ennemi riposte vivement et ne tarde pas à diriger ses efforts sur le retranchement des français dont il écrase les bastions avec des obus de 305. Cependant, ce n'est qu'en novembre qu'il parvient à s'emparer de l'ouvrage après des attaques et contre attaques répétées et sanglantes qui modifient peu les positions adverses ; les deux abris de repli demeurent dans nos lignes. Les combats du Bois brûlé où se trouve la redoute, de la Louvière, de la Tête à vache, du bois d'Ailly, tous secteurs de la forêt d'Apremont, demeurent légendaires dans la mémoire de ceux qui y ont pris part. La petite église de Marbotte qui a remplacé celle qui servit lors des premiers combats pour l'accueil des blessés s'orne de vitraux commémoratifs de la bataille. L'un représente la défense d'une tranchée du Bois-brûlé, le 8 avril 1915, au cours de laquelle l'adjudant PERICARD, ne se voyant plus entouré que de morts et de mourants, s'écrie « Debout les morts ! » et parvient dans un sursaut d'énergie, avec quelques camarades qui se relèvent à conserver la tranchée. Un autre illustre « la tranchée de la soif » dans laquelle un groupe de combattants encerclés attendent jusqu'à la limite de leurs forces une délivrance qui ne vient pas.

Dans le cimetière national voisin dorment une grande partie de ceux qui sont tombés dans ces combats.

INVENTION DES POSTES D'ECOUTE

L'une des sections de la 24^{ème} compagnie du 210^{ème} d'infanterie est commandée par le sous-lieutenant André DELAVIE.

Né à Vayres en Haute-Vienne le 27 juin 1882, professeur de sciences au collège de Vierzon, il est mobilisé comme sergent au 95^{ème} d'infanterie à Bourges, laissant au foyer sa femme et son jeune enfant. Muté au 210^{ème} d'infanterie à Auxonne, promu officier, il est au front depuis fin octobre 1914. C'est un homme sérieux, réfléchi, patriote, qui se donne à sa nouvelle tâche d'officier avec une haute conscience.

Il ne tarde pas à être félicité par son capitaine pour sa tenue au feu. Puis au début de janvier 1915, il présente une étude sur les obus asphyxiants. Le général DE MONDESIR auquel elle est transmise lui manifeste sa satisfaction.

Le chef du 210^{ème}, colonel DE MALLERAY, qui devait en 1916 tomber devant Verdun, frappé de la sagacité du sous-lieutenant le nomme le 2 mars, officier téléphoniste. Importante fonction, propre à un technicien. Le poste du commandement régimentaire situé en arrière du Bois-brûlé communique avec la brigade, la division, le corps d'armée, mais il prolonge surtout de précieuses lignes d'information, par les boyaux d'accès, jusqu'aux postes de commandants de compagnies en première ligne ou au voisinage de celle-ci, ce qui permet de connaître instantanément les moindres incidents, à condition toutefois que les fils ne soient pas coupés ; les obus, les grenades à fusil, les « tuyaux de poêle », les torpilles que boyaux et tranchées reçoivent en rendent le maintien en bon état difficile.

Dès sa prise de service à la tête de 30 téléphonistes, le sous-lieutenant DELAVIE fait donner aux fils un parcours qui les abrite le plus possible, des éclats. Au cours d'une série d'attaques qui durent cinq jours les fils ne sont pas coupés et ce fait est si nouveau et si important que le 20 mars il est signalé au commandement.

Mais, dans cette quinzaine du 5 au 20 mars, un autre fait a captivé son attention. Il s'aperçoit, en écoutant sur une de ses lignes, qu'on entend les communications échangées sur d'autres. Ce sont des mélanges lui disent ses hommes et on ne peut les éviter. Bien loin d'être satisfait d'une telle explication, le sous-lieutenant examine les lignes dans leur construction ; l'intérieur des tableaux auxquels elles aboutissent et s'assure qu'aucun contact pouvant provoquer un mélange n'est possible. Alors il construit une ligne parfaitement isolée des autres entre son central de St-Agnant, la cote 360 et le camp des réserves de Ronval. Il constate qu'il entend les conversations des lignes voisines. Dans les postes téléphoniques les plus avancés les téléphonistes qu'il questionne lui disent et il s'en rend compte qu'on perçoit sur nos lignes, un peu faibles, des mots étrangers. L'idée géniale jaillit : profiter de ce phénomène pour tâcher de surprendre les communications téléphoniques allemandes.

Toutes les lignes téléphoniques allemandes ou françaises sont construites avec des « prises de terre » à leurs extrémités ce qui économise le fil de retour. Sur sa ligne d'expérience le lieutenant s'aperçoit, en éloignant les prises de terre de celle-ci de plusieurs dizaines de mètres de celles des prises de terre des postes téléphonique de St-Agnant et de Ronval que l'écoute demeure possible. Il peut en être de même à l'égard des lignes allemandes. La distance entre les premières tranchées ne dépasse guère 50 mètres ; elle descend fréquemment aux dessous et les postes des chefs de compagnie ne sont pas loin.

Le 17 mars, le lieutenant écrit :

« Je fais des expériences pour essayer de chiper les correspondances ennemis. Etant donné deux postes A B réunis par un fil, le courant de retour se fait par la terre et suit la voie marquée en pointillé. Si l'on place deux prises de terre, on peut capter ainsi ces courants de retour et entendre les communications entre A et B par le récepteur R. »

Le 3 avril :

« Mes expériences vont très bien. Le capitaine du génie SALMON, ancien élève de

Polytechnique, est venu ce matin ; il ne voulait pas se rendre à l'évidence ; Je lui ai prouvé par la théorie que les choses pouvaient se passer telles que je les avais expliquées et ensuite je l'ai amené voir l'expérience elle-même ; je lui ai fait contrôler jusque dans les moindres détails de façon qu'il n'y ait pas de doute. Il a très bien entendu et sa réponse définitive a été celle-ci que je transcris malgré son allure militaire : Eh bien, Vous m'avez foutu sur le cul. »

Le lieutenant, qui pensait aller vite, écrit encore le même jour :

« Dès demain nous commençons les essais ; d'ici deux ou trois jours au plus, j'aurai un service organisé qui aura pour rôle d'écouter les allemands. Ce sera le poste 14. Je pars demain à trois heures pour la Redoute pour commencer ce travail. »

Le commandement, mis au courant, l'exploitation aurait dû suivre, en effet, rapidement. Mais il fallait un certain temps pour l'étude des rapports. Et surtout, à l'aube du 5 avril éclatent sur le front de Woëvre les attaques qu'on espère libératrices pour la pointe de St-Mihiel. Les secteurs de la forêt d'Apremont sont soumis à des bombardements incessants que suivent attaques et contre-attaques. Le maintien des communications téléphoniques absorbe l'activité du lieutenant et de ses braves téléphonistes. Malgré les dégâts son réseau se maintient :

« Toutes mes lignes ont résisté aux bombardements. Le colonel m'a félicité disant que c'est la première fois que pareille chose se produit et qu'il signalerait le fait au général de division. Toutes les autres communications ont été coupées, de sorte que les messages des artilleurs devaient emprunter nos lignes. »

Du 20 avril :

« Mon réseau marche merveilleusement bien et donne à tout le monde la plus entière satisfaction. »

Du 1er mai :

« Mes téléphones vont toujours à la perfection... L'important est que je puisse établir la liaison absolue entre la première ligne et l'artillerie et cela est fait maintenant ; il suffit de cinq à six secondes pour déclencher l'artillerie. Donc toute surprise est impossible. Je fais des lignes de secours. Je perfectionne mon réseau ; mes téléphonistes sentant une direction compétente prennent goût à leur affaire et se montrent pleins de zèle et de bravoure. »

Les durs combats du commencement d'avril s'atténuent. On peut s'occuper à nouveau de l'écoute.

Du 2 mai :

« Mon invention est en route ; le corps d'armée en a tiré, un certain nombre. »

Il s'agit sans aucun doute d'un tirage des dispositions à prendre pour la construction des postes d'après les indications du lieutenant.

Et le 4 mai :

« Mes expériences ont réussi au-delà de tout espérance. Je puis capter à mon gré toute les communications téléphoniques. Je vais aménager des appareils pour l'écoute des allemands. Dès hier on les a entendus chanter dans leurs trous, rire, se moquer du 75, régler le tir etc... Dans quelques jours, je crois que nous les entendrons comme si nous y étions. »

Pour convaincre encore davantage le capitaine SALMON, le lieutenant surprend à l'aide de son montage d'expérience (ligne d'écoute entre St-Agnant et la cote 360) une communication échangée entre le capitaine parlant de Commercy et le lieutenant VRINAT officier téléphoniste du 85^{ème} d'infanterie se trouvant à la cote 322 de Ronval :

« Le capitaine du génie, qui est mon chef n'en revient pas ; hier soir, il ne voulait pas y croire. Il causait comme de Vayres à Rochechouart ; moi, j'étais entre Les Soumagnes et Babaodus (lieux dits sur la route de Vayres à Rochechouart), j'ai pu capter toute sa conversation et lorsqu'il m'a

dit ensuite au téléphone ne pas le croire, je lui ai dit:

« C'est si vrai que j'ai attrapé tout ce que vous avez dit au lieutenant VRINAT. »

« Il en a été tellement bleu qu'il va venir aujourd'hui se rendre compte. »

Au cours de mes recherches sur le commencement des postes d'écoute j'ai interrogé plusieurs camarades qui se trouvaient en forêt d'Apromont vers cette époque. Quelques uns croient se rappeler que les postes d'écoute commencèrent plus tôt. Je doutais même, sur leurs propos, que le lieutenant DELAVIE en fût le premier, le seul initiateur. Les extraits de sa correspondance, reflétant son travail, ses idées de chaque jour ainsi que les réactions de ses hommes et de ses chefs mettent bien les choses au point.

Nous sommes au 4 mai 1915. Le capitaine SALMON, sur lequel repose la responsabilité des transmissions téléphoniques de tout le VIII^{ème} corps, au courant, depuis fin mars, des idées et des expériences de M. DELAVIE est encore étonné le 4 mai que celui-ci ait pu surprendre sa conversation de la veille échangée entre Commercy et Ronval. Si un autre officier du corps d'armée avait eu en même temps ou avant M. DELAVIE l'idée de l'écoute, il ne manifesterait pas son étonnement. De même si dans un autre lieu du front l'écoute avait été antérieurement préconisée l'état-major et le capitaine SALMON n'auraient pas manqué d'en être informés. Cet étonnement manifeste bien la priorité de M. DELAVIE.

Le lieutenant VRINAT que j'ai pu consulter, auquel un camarade attribuait la construction d'un poste avant M. DELAVIE m'a écrit :

« Le mérite incontestable de la réalisation des postes d'écoute revient à M. DELAVIE. »

Le commandant MORIN, officier des postes d'écoute devant Verdun, auquel les gaz ont enlevé la vue et dont les récits ont été rapportés dans l'ouvrage « A l'écoute devant Verdun », paru en 1938 croyait pouvoir dater de janvier 1915 les premiers postes d'écoute des Eparges, de la Tranchée de Calonne et du Bois-Bouchot. Lui ayant fait part de mon incrédulité il reconnaît son erreur après consultation du lieutenant THOMAS qui participa aux premières causeries de M. DELAVIE sur la système et écrit :

« Le lieutenant DELAVIE a été le promoteur et le père des postes d'écoute. »

Ces déclarations confirment bien ce que nous disent les précieuses notes contemporaines de notre héros.

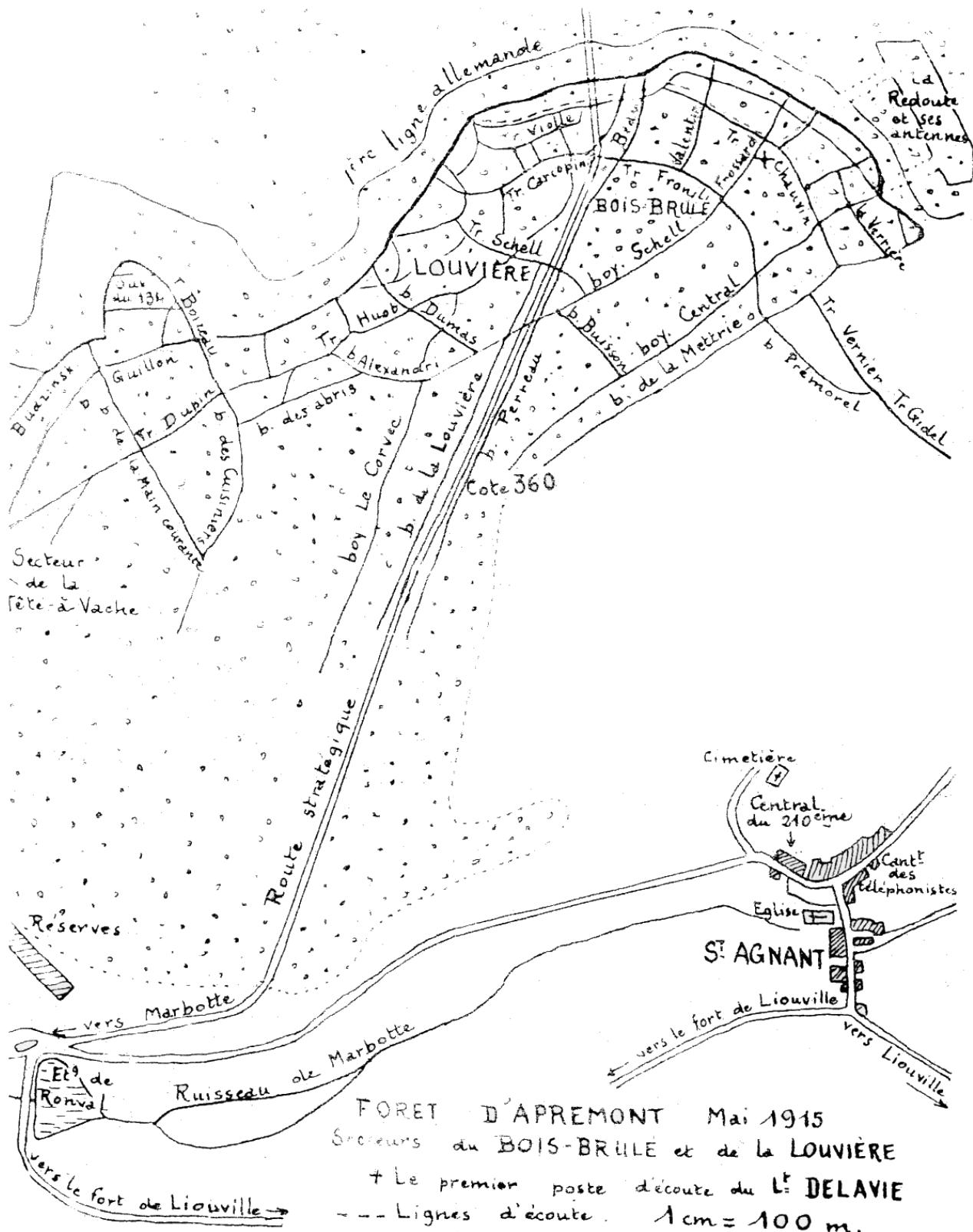
L'état-major donne son accord pour l'installation d'un poste d'écoute au Bois-brûlé. Dès le 4 mai le travail est entrepris avec le concours des sergents téléphonistes DUMONT du 210^{ème} d'infanterie et JACQUELIN du 227^{ème}. D'après les notes du lieutenant un poste d'essai existait déjà. Il s'agissait d'étendre les possibilités d'écoute des communications. Trois prises devaient être posées, la première, à l'antenne droite de la Redoute (en regardant l'ennemi), la seconde en face du poste 12 (le poste téléphonique, à la compagnie d'extrême gauche de la Redoute), le troisième à la Louvière - (voir carte).

Dès le 5 au matin On peut écouter sur les deux premières de ces lignes :

« Je faisais, un essai, les poilus attendant à la porte de la cagna ; ils sont absolument émerveillés ». Le colonel REIBELL, commandant la brigade, me disait ce matin par téléphone :

« Je ne puis assez vous féliciter. »

« Ce soir je vais aller mettre la main à tout ça et je pense que demain je pourrai dire au général de division qu'il n'a qu'à se rendre à l'appareil pour entendre les allemands... Si l'on veut ne pas s'en tenir là et généraliser cette affaire, l'étendre sur tout le front, on aura des renseignements d'une grande portée. »



Le lieutenant et DUMONT, en effet, enthousiasmés par les résultats que donnent déjà les deux premières lignes construites, décident, malgré leur fatigue de terminer le soir même la troisième ligne d'écoute. Ils partent, dans l'après-midi, vers la Louvière.

« La ligne était presque placée, lorsque pour passer le fil à la traversée d'un boyau, DUMONT s'éleva un peu pour enfonce un piquet dans le parapet. Une balle, venue probablement

de la Tête-à-vache, le frappa au niveau du foie. Je vis le choc sur la capote.

- Descendez donc DUMONT, une balle vous a percé la capote.

Il descendit et s'assît dans la tranchée.

- Faites-moi voir si elle ne vous a pas éraflé la peau.

Et je le déboutonnais rapidement. A ce moment il me dit :

- Je suis touché

Je vis la blessure ; elle était très grave car le foie sortait déchiqueté. Le sang jaillissait abondamment et nous nous regardâmes. La blessure ne lui arracha ni une plainte, ni un cri de douleur ; il cherchait seulement à lire dans mes yeux ce que je pensais. Puis tout à coup il se mit à râler et son agonie ne dura pas plus de trente secondes. »

Il est cinq heures du soir. Le lieutenant est profondément affligé de la mort de son principal collaborateur « jeune, enthousiaste, toujours prêt à partir, dédaigneux des balles et des obus, donnant l'exemple à tous ». La mort, perpétuelle rôdeuse des tranchées, avait eu sa victime, douloureuse rançon d'une belle réussite. En souvenir du héros sacrifié les postes d'écoute porteront son nom. On aura les postes DUMONT 1, 2 et 3.

Le résultat est là :

« Maintenant le poste d'écoute permet d'entendre les allemands presque aussi bien que dans le téléphone ordinaire. Un service régulier va être organisé qui pourra donner des renseignements précis sur l'ennemi. »

Le 9 mai les officiers téléphonistes du corps d'armée sont réunis pour entendre l'explication du lieutenant, sans doute dans ce bâtiment de St-Agnant dont il écrit :

« J'habite une grande et belle maison, mais dans un endroit bombardé, ruiné, démolî. »

Du 12 mai :

« Mon invention est en route. Le corps d'armée en a tiré un certain nombre d'exemplaires distribués en secret aux officiers téléphonistes. Ça marche bien. Je puis y apporter quelques perfectionnements de détails. »

Et voici le premier succès dû au premier poste d'écoute :

« Le soir du 13 mai nous avons surpris qu'un régiment et un bataillon allaient attaquer ; nous avons surpris le point de rassemblement ; l'artillerie avertie les a pris sous son feu ; les régiments qui allaient au repos ont été ramenés en seconde ligne et lorsque l'attaque s'est produite ils ont été reçus comme il faut. »

Grâce au poste d'écoute une attaque importante échoue. C'est un résultat :

« Le commandant DE POULLIAU est émerveillé. »

Du 16 mai:

« Hier matin je suis monté là-haut et les officiers du nouveau régiment qui s'y trouve n'en revenaient pas ; ils me regardaient avec une véritable stupeur. Un jésuite, secrétaire du colonel, parlant parfaitement l'allemand me disait l'émotion qu'il avait ressentie en entendant cette voix. »

Mais le sacrifice du brave DUMONT est encore tout frais dans sa mémoire et lui donne de l'appréhension pour ses hommes :

« Lorsque j'ai envoyé quelqu'un là-haut, je tremble jusqu'à ce que je levoie de retour. J'ai maintenant trois petits gars qui vont réparer les lignes ; ils se sont offerts volontairement ; ce sont donc de braves garçons et je tremble toujours pour eux. Deux fois par jour je me fais adresser des télégrammes pour savoir si tout va bien et si le message ne vient pas à son heure je souffre. J'ai

sauvé déjà bien des vies humaines car si l'attaque de l'autre jour n'avait pas été prévue elle nous aurait bousculé puisque malgré les renforts on a un peu fléchi. »

Le 18 mai, une attaque française se produit au bois d'Ailly et le Lieutenant relate les réactions recueillies par le poste d'écoute :

« Les allemands ont dû être surpris ; les officiers n'étaient pas là. On entendait les téléphonistes dire pendant l'attaque :

- Was ist das ? Was ist denn das ? (Qu'est-ce que c'est donc?). Ils se plaignaient de leurs lignes coupées, notamment la 16/24 de la batterie Steinbruck, lieutenant MAYER. »

A noter que le bois d'Ailly est à trois kilomètres environ du poste.

« Le 21 mai surprise de la relève de deux compagnies ; avec celles qui venaient cela faisait un bataillon ; on a su l'heure, 5 heures. L'artillerie prévenue les a arrosés de mitraille ; les 75 arrivaient par 24 à la fois . Ils en ont été abasourdis. Leur commandant disait :

- C'est un peu raide quand même. Voilà trois fois que les français nous font ça ; une première fois pour les bataillons qui allaient attaquer à la Vaux-Ferry qu'ils ont pris sous leurs feux dès le point de rassemblement ; la deuxième fois, pour le bataillon de landsturm qu'on a fait monter et qui a eu tant de mal, et aujourd'hui. On ne peut plus remuer une compagnie sans recevoir un ouragan de mitraille. »

Et le lieutenant de noter encore :

« Tirez 20 obus de 150 sur la droite de la route de la Louvière (Louvierstasse) à 3 heures. Un coup de téléphone et le génie qui travaillait dans le boyau est rentré. Les 20 coups sont partis après lesquels on a pu reprendre le travail en toute sécurité. »

Mais ce ne sont pas seulement des nouvelles importantes qui sont surprises. Ainsi le 16 mai le lieutenant note quelques extraits des résultats de l'écoute courante :

« Herr MAYER, parti à cheval hier matin, demandé par le commandant :

- Pas rentré MAYER ?

- Non.

- Il devra passer chez le commandant en rentrant. »

Et les téléphonistes de se moquer en pensant au savon qu'il va recevoir ; puis ce sont les chansons, la musique, l'accordéon. Réglage de tir à 4300 et 5200 excellent par l'artillerie.

Le Herr général VON HELFFRICH « Emil » comme disent ses familiers.

Les savons que le Herr Major dit d'une voix tonitruante.

MAYER, observateur d'artillerie, traité de « sale cochon. »

Et l'on connaîtra aussi MOMPTEL un autre observateur de la batterie Steinbruck « qui n'avait pas peur de regarder par dessus le parapet pour bien placer ses obus de 150.

Le Herr Lieutenant qui s'égosille au bout du fil, parle de mettre tout le monde en prison et après avoir traité de cochonnerie le téléphone, la compagnie, le bataillon et le régiment finit en s'écriant : Heureusement que je suis patient !

Le commandant MAISENTHAL, obligé parfois de donner des ordres très durs, mais qui n'est pourtant pas méchant homme. Il s'inquiète de sa troupe, tremble que son ravitaillement soit pris sous le feu, tance les artilleurs qui tirent à leur bon plaisir sans s'inquiéter de la réaction de l'ennemi. »

On entend aussi un « perroquet que les allemands ont dû porter dans leur guitoune. »

Le lieutenant expérimente plusieurs modèles de récepteurs téléphoniques. Il en demande à ses amis et le 18 mai il essaie deux récepteurs de T.S.F. qu'il vient de recevoir de M. RETIF,

l'économie du collège de Vierzon, qui donnent un peu plus de netteté que les autres.

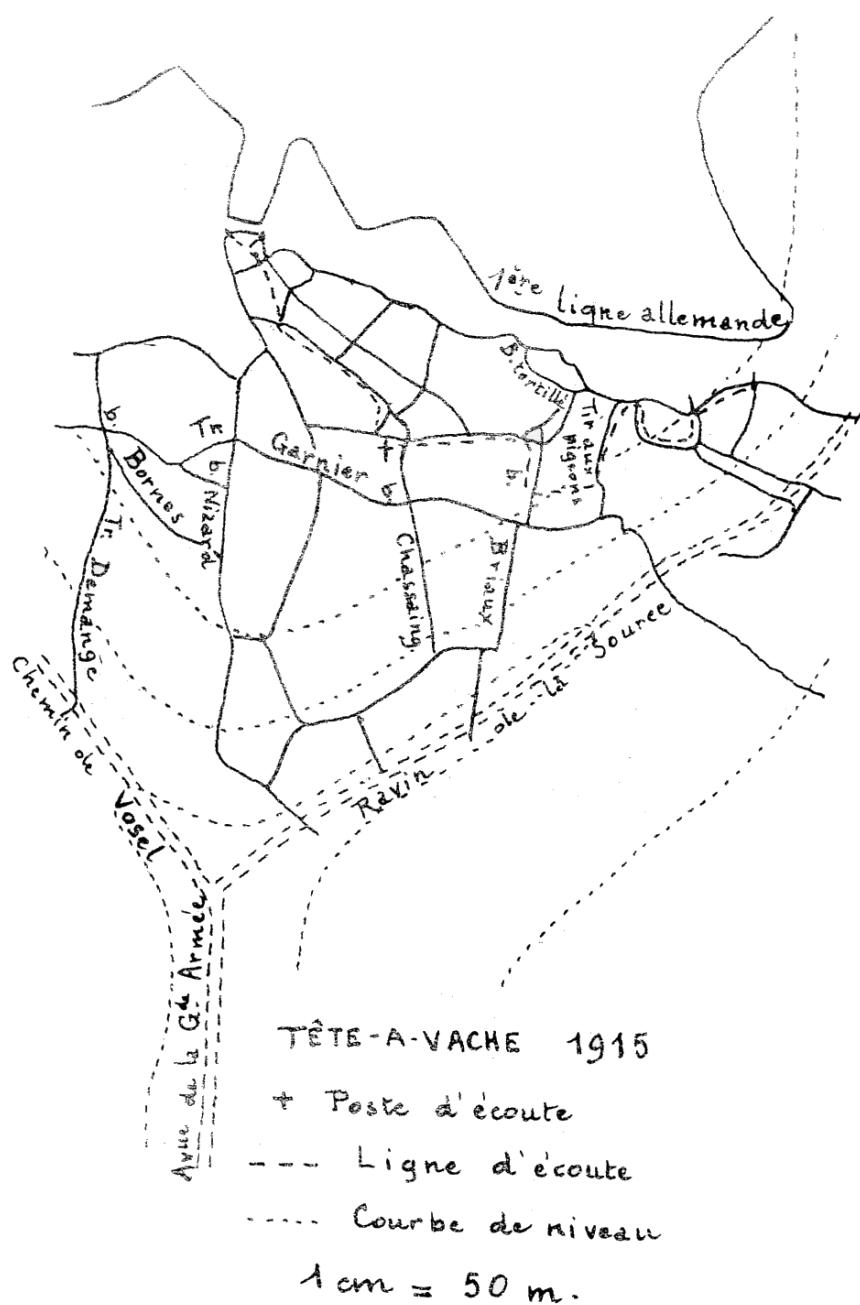
Le poste d'écoute, comme le démontre son premier modèle est un incomparable moyen d'information sur l'ennemi terré en face des positions françaises, sur son organisation, les noms d'officiers, les numéros de régiments, la vie de tous les instants. L'état-major est maintenant convaincu. Le 20 mai, le lieutenant note :

« Mon système devenu réglementaire en 8 jours montre combien on y attache d'importance. »

Du 22 mai :

« On a essayé à côté (je pense qu'il s'agit de la Tête- à-vache) mais bien que j'aie indiqué ma manière de procéder ils ne parviennent pas à le faire marcher. Hier le capitaine SALMON m'a amené un officier téléphoniste pour que j'explique encore une fois. »

« Le capitaine SALMON me disait ce matin qu'il avait eu une conférence avec les autres capitaines des différents corps d'armée et que cela va être généralisé partout. »



Ce passage montre bien que le phénomène n'est encore exploité nulle part ailleurs. Beaucoup, sans doute, regrettaien de ne pas y avoir songé et se portaient facilement, pour cela, à diminuer le mérite d'inventeur du lieutenant. Il écrit le 30 mai :

« Hier je suis monté à la Redoute, j'ai couché à mon poste et ce matin je suis redescendu à 10 heures J'ai bien envie de dormir, m'étant couché à minuit et courant sur les lignes depuis 3 heures et demie du matin... Il y a là-haut le capitaine DUBREUILH du 85 qui s'intéresse beaucoup... Le général de division ROUQUEROL me connaît bien et il a dit au capitaine DUBREUILH :

- Oui, oui, je le connais le lieutenant DELAVIE et je sais que quelques-uns ont essayé de profiter de sa découverte et de s'en attribuer l'honneur alors qu'il a dû au contraire, lutter contre eux pour la faire admettre. Je le fais citer à l'ordre de l'armée précisément pour que l'honneur lui en reste et que nul ne puisse y prétendre.

Un simple détail fera comprendre l'importance que l'état-major y attache ; la division leur a fait monter hier une boîte de cigares de 7 francs 50 pour que mes interprètes puissent fumer un bon cigare en écoutant ! »

Le simple mais charmant détail ! Une boîte de cigares à 7,50 ! Combien j'aimerais avoir les noms des camarades qui l'ont fumée !

Du 4 Juin :

« Le général de division est à peu près le seul qui s'intéresse à ce que j'ai fait. L'apathie est telle, que cette chose qui devrait être généralisée à l'heure actuelle dans l'armée entière ne l'est pas dans les secteurs qui avoisinent le mien .Mieux que cela, la cabine où sont mes traducteurs devrait être capitonnée avec de la paille pour amortir le bruit d'éclatement des balles contre les arbres alentour. Eh bien, depuis un mois que la chose fonctionne, cela n'est pas encore fait ! »

Ce modeste souhait, si facile à contenter cependant, date à nouveau l'origine du premier poste. Au quatre juin, un mois s'est bien écoulé depuis le sacrifice du brave DUMONT, là-bas vers la Louvière, pour l'achèvement du premier poste d'écoute.

Le lieutenant craignait aussi, avec ces lenteurs que les allemands viennent à surprendre le secret car il relate plus tard ce souvenir :

« Le noble colonel DE MALLERAY, écoutant un matin, au Bois-brûlé me disait :

- Vous verrez que nous ne serons pas capables de garder le secret ; vous verrez que les allemands le sauront. »

Le poste de la Tête-à-vache continuant à ne pas donner les résultats escomptés. la division donne ordre au lieutenant de se rendre sur place.

Le 6 juin, il écrit :

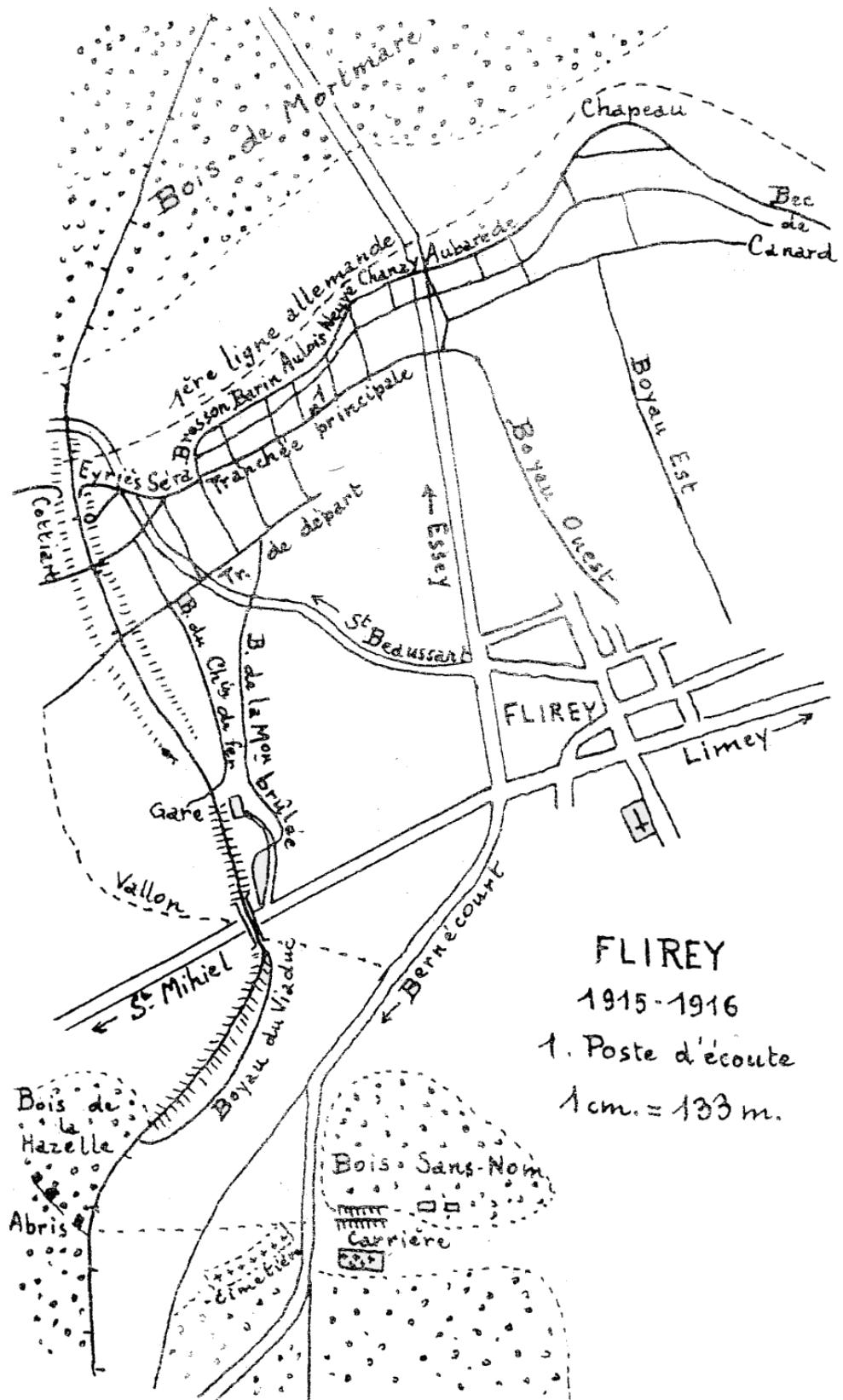
« je suis revenu, ce matin de mon voyage ; tout a très bien marché ; parti à 2 heures et demie du matin, salué là-bas par une épouvantable volée d'obus de tous calibres. MM les allemands nous ont laissé travailler. Il y a un mois que les uns et les autres essayaient d'obtenir quelque chose sans aucun résultat. Là où le général comptait que je mettrais trois jours, trois heures m'ont suffi ; j'ai compulsé mes plans, fait mes calculs et lorsque je suis arrivé j'ai partagé le travail entre mes équipes et le résultat splendide a été au bout (voir carte). J'ai des hommes qui me sont dévoués jusqu'à la mort.

En revenant je trouve le général :

- hé bien, vous allez voir ça ?
- C'est fait mon général.
- Comment donc ?
- C'est fini et ça marche. »

C'est sans doute non loin de ce chemin de la Tête-à-vache, à peine tracé sur la carte et pompeusement baptisé « avenue de la Grande Armée » par les poilus que ce dialogue beau dans sa simplicité s'échangeait.

Le 8 juin, le 210^{ème} d'infanterie est affecté à une autre division, la division de Flirey, la 76^{ème}, et je me rappelle bien qu'à partir de ce moment le 210 effectua dans mon secteur des travaux importants de construction de tranchées, de boyaux et d'abris.



Normalement le lieutenant DELAVIE devrait suivre, mais, pour le conserver dans la division d'Apremont, le général le mute au 29^{ème} d'infanterie.

Il est alors envoyé au pied du Camp des romains, région marécageuse, dont le découvert ne permet le travail que de nuit :

Il écrit le 1er juillet :

« Voilà bien 20 nuits que je couche dehors, n'importe où, dans un poste, sur la terre et je dors bien. Avec mon équipe nous sommes à demi sauvages, errant dans tout le corps d'armée ; nous mangeons là où l'on veut bien nous donner quelque chose ; nous menons la vie la plus extraordinaire qu'on puisse rêver. Mais, dame, je suis libre ! Oh, pour cela oui ! Hier, j'étais dans un moulin, j'y vais revenir la nuit, je m'y plais assez et je vais en faire mon quartier général si tout va bien. » Ce moulin est peut-être le moulin Blassot que je vois sur la carte, tout près de Brassette.

Du 3 juillet :

« Il y a une inertie inouïe ; mon système, qui pourrait être généralisé sur tout le front en 8 jours l'est à peine dans le corps d'armée ! Je vais être envoyé au VI^{ème} corps. Le capitaine du génie, chef du service téléphonique à ce corps, est monté hier seulement voir comment cela marchait ; après deux mois ! Il faut que ce soit moi qui aille toujours en première ligne me faire casser la figure pendant que ceux qui sont responsables s'en foutent. Hier, le colonel du Q.G. M. DE BELLENAY disait à mon ancien sergent JACQUELIN que j'ai fait nommer sous-lieutenant et qui m'a remplacé dans mon secteur :

- Est-ce qu'on lui a donné la croix au moins ?

- Pensez donc !

Il y a des secteurs où l'on ne répare pas les lignes ; le général m'a envoyé hier dans un endroit où ça ne marchait pas parce que l'officier n'y était pas monté depuis le jour où je l'avais établi. »

Les allemands, répétant une manœuvre qui leur avait très bien réussi au commencement de mai, en pénétrant dans nos lignes en suivant le cours de la Meuse, enlèvent le cinq juillet plusieurs tranchées au bois d'Ailly. Le lieutenant écrit le 8 juillet :

« Avant-hier, les allemands ont enlevé cinq postes téléphoniques et un des miens, mais je crois qu'ils n'ont rien compris, tout continue à fonctionner comme par le passé. Je ne suis pas allé au repos depuis le 3 mars ; mes fonctions nécessitent ma présence continue. Qu'une attaque arrive quand je ne suis pas là et qu'on ne se débrouille pas ? Un homme se remplace, un officier chef de section peut facilement se remplacer aussi, mais un officier téléphoniste, chef de secteur, qui a tous les téléphones d'une brigade, qui est au courant, ne peut quitter son service. »

En septembre le lieutenant est envoyé à la IV^{ème} armée qui s'apprête à livrer bataille entre l'Argonne et la Suippe cette bataille de Champagne dont le commandement attend d'importants résultats. De retour le 22 septembre, il écrit :

« J'ai vu la nation armée, organisée puissamment, pleine d'une volonté de fer, prête à se ruer sur l'envahisseur. Les moyens dont on dispose sont tels que jamais le monde n'a vu bataille pareille à celle qui va se livrer. La Marne n'était rien à côté de celle-ci.

J'ai fait des conférences aux officiers de la V^{ème} armée, venus tout exprès, de sorte que de la mer aux Vosges c'est mon système devenu réglementaire qui fonctionne.

L'Argonne marche maintenant à la perfection ; ils sont enchantés, le kromprinz ne pourra plus faire ce qu'il a fait plusieurs fois ; il sera peut-être surpris au lieu de surprendre. Je suis donc content de mon œuvre. Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'on ne l'ait pas généralisé plus tôt. »

En effet, maintenant, le système est généralisé et on songe à récompenser l'ingénieux inventeur.

Du 27 septembre :

« Tout le monde me parle de la légion d'honneur. Le colonel CHAUVET du 85, qui devient sous chef d'état-major, me disait hier que je l'aurais et beaucoup d'autres me le disent aussi ; ce qui fait le plus de plaisir c'est de voir les lieutenants qui ne l'ont pas venir me dire qu'elle sera réellement bien placée. »

Et du 7 octobre :

« Mon service marche merveilleusement bien ; nous avons pris ces jours-ci des renseignements que l'état-major aurait certainement payés fort cher. J'aurai quand même rendu quelques services. »

Et le 13 octobre :

« Le général n'a certes pas lieu d'être mécontent de moi, car outre les services immédiats qui lui ont été rendus, il n'a rien à perdre à avoir lancé un système que l'armée entière réclame maintenant à grands cris de toutes parts. »

Du 24 octobre :

« Je pense maintenant que j'ai à peu près fini à moins que l'on ne m'envoie en Alsace, ce que je n'aimerais guère, car je voudrais bien me reposer un peu et j'en ai besoin. Il y a assez longtemps que je trotte d'un côté et d'autre. »

Et terminons les notes du lieutenant par cette image qu'il donne le 25 novembre et qui témoigne de son moral :

« En revenant de la cote 360 les obus passaient au dessus de moi (puis soudain, s'abattirent tout près) les morceaux tombant comme averse. J'étais avec deux troupiers ; alors on a fait carapace ensemble. J'irais à l'arrière que j'y mourrais d'ennui. Ici, je suis libre comme l'air ; je me promène comme je veux dans mon corps d'armée ; mes postes ont un rendement prodigieux ; je sais bien qu'on risque quelque chose mais, dame, à cette heure-ci, il n'y a que les lâches qui s'arrangent de façon à ne rien risquer. »

A L'HONNEUR

Il n'est pas contestable que le lieutenant DELAVIE soit l'inventeur des postes d'écoute. Il a ainsi donné à l'armée française un moyen de renseignement qui l'a aidée puissamment dans la lutte offensive et défensive.

A la suite de sa découverte, les lignes téléphoniques françaises étaient doublées, l'ennemi n'a plus guère de chance de découvrir incidemment dans ses téléphones, le système. Seuls, l'interrogatoire d'un prisonnier, la prise d'un poste, peuvent le mettre au courant. L'avance acquise dans ce domaine demeurera longtemps au bénéfice de l'armée française.

Le lieutenant DELAVIE a donc un mérite extraordinaire.

Le colonel DE MALLERAY, se félicitant de l'avoir choisi comme officier téléphoniste lui donnait, au moment de l'installation du poste du Bois-brûlé, le témoignage suivant :

Ce certificat date bien, pour sa part, le commencement des postes d'écoute.

Mais il est juste de proclamer, de façon plus éclatante, le mérite de l'inventeur. C'est ce que fait la citation à l'ordre de la 1ère armée :

« 4 juin 1915. Citation à l'ordre de la 1^{ère} armée. Ordre N° 190 :

Intelligent, zélé, compétent, a réalisé dans son emploi de chef de réseau téléphonique de tranchée des perfectionnements du plus haut intérêt. Officier de grande bravoure donnant l'exemple du devoir et de l'énergie. »

Il n'y a guère de chance que l'ennemi, au courant de cette citation, en soit intrigué. On peut se demander si c'est là le texte proposé par le général ROUQUEROL pour bien préciser, comme il le prétendait, le mérite du lieutenant. Mais il importait d'être discret.

Le certificat que lui décerne le général DE LANGLE DE CARRY, au moment où le lieutenant quitte son détachement à la IV^{ème} armée est franchement explicite et signale, en même temps que le courage de l'officier, le genre de travail qui est le sien :

« Au moment où le sous-lieutenant DELAVIE, du 29^{ème} R.I. rejoint son poste, sa mission terminée, le général commandant la IV^{ème} armée signale au chef d'état major du VIII^{ème} corps le dévouement avec lequel cet officier a procédé lui-même sur le front, dans des conditions très périlleuses, à des installations d'écoute téléphonique. Les renseignements d'ordre technique qu'il a fourni à cet effet seront des plus précieux. 21 septembre 1915 »

Enfin en octobre, la haute récompense arrive du sommet de la hiérarchie :

« 3 octobre 1915. Légion d'honneur n° 1703 D. Savant ingénieur, qui a fait des découvertes remarquables et qui jurement, fait preuve du plus beau courage pour leur faire produire des résultats efficaces. JOFFRE. »

La décoration est décernée le 8 octobre par le général ROUQUEROL. Peu après, un petit groupe quitte St-Agnant pour Commercy afin que le photographe puisse fixer l'événement. Autour du lieutenant, portant sa légion d'honneur avec une croix de guerre ornée de deux palmes, se tiennent l'adjudant BONNOT, le sergent CARNET (croix de guerre) interprète et les monteurs des premiers jours : LE ROY jeune volontaire (croix de guerre) RIONDY et DUMONTEAUD (Croix de guerre). Avec le lieutenant j'ai rencontré plus tard LE ROY, RIONDY et DUMONTEAUD. J'ai travaillé surtout avec ce dernier à des installations en 1917 et 1918, et en sa compagnie je vins en 1918 en forêt d'Apremont, son ancien secteur. D'une dizaine d'années plus âgé que moi, c'était un bourguignon râblé, très ouvert, le sourire à fleur de visage, toujours pétulant, excellent à se débrouiller dans la pénurie, aussi bon en cuisine qu'audacieux en patrouille. En 1917 ou 1918 il

reçut la médaille militaire que méritait bien sa valeur de soldat.

Dès après la dernière guerre, toujours insatisfait et entreprenant, il partit avec sa femme et son fil pour la brousse soudanaise où il monta une fabrique de briques. Il m'écrivait encore le 13 juin 1951, confiant dans sa bonne santé, inquiet seulement de celle de madame DUMONTEAUD. Il ne sentait pas la fatigue mais quelques mois plus tard celle ci le terrassait mortellement. Brave et cher DUMONTEAUD. En février 1916, sans doute à la suite de propos qui tendaient à rabaisser le rôle du lieutenant dans la trouvaille des postes d'écoute, le général ROUQUEROL lui donnait ce témoignage inscrit à son livret militaire :

« A découvert des applications téléphoniques du plus haut intérêt qui ont été étendues à toute les armées. A été décoré pour ses travaux. Il en a exclusivement le mérite et sa découverte est son œuvre absolument personnelle . En ayant suivi et encouragé le développement depuis son début, il m'est facile de l'affirmer sans réserve. 1er février 1916. »

Les précieuses notes dont j'ai reproduit l'essentiel ne laissent aucun doute sur son mérite. Mais, si elles n'existaient pas, resterait la preuve fournie par les récompenses et certificats de ses chefs et je puis ajouter, ayant été un de ses hommes et honoré d'une amitié qui ne s'est terminée qu'avec sa mort, qu'il était d'une trop grande modestie pour solliciter ces louanges et d'une trop haute probité pour les accepter s'il ne les avait pas pleinement méritées.

DANS UN POSTE D'ECOUTE

Aux premières heures du matin, le 27 septembre 1915, en compagnie de trois de mes nouveaux camarades, KAPS, CYVOCT et DURANT, j'arrive au poste d'écoute n°1 de Flirey.



Il avait été installé au mois de juin. Dans la tranchée de départ, un peu à droite de l'amorce du boyau 5 on voyait l'entrée d'un abri, quelques larges marches d'escalier s'enfonçant dans le sol et au-dessus, une plaque de bois portant gravée au fer l'injonction : « Défense d'entrer par ordre du général de brigade. »



DURAND, mon camarade monteur me recommande le silence et la discrétion. Dans la sape, un de ces ouvrages récemment exécutés avec de nouveaux boyaux dans le secteur, longue de six à huit mètres, avec une seconde sortie de secours, large de deux mètres, on peut se tenir debout en se voûtant. A cette époque c'est un ouvrage inusité par ses dimensions. En son milieu, joignant la paroi côté tranchée, une petite table et au-dessus, appliquée au coffrage, un panneau de bois traversé par cinq douilles de cartouches soigneusement fixées. Aux culots sont soudés des fils isolés dont le faisceau monte au plafond et gagne l'escalier de sortie en suivant l'encoignure.

Un camarade de l'équipe relevée enlève de sa tête un casque téléphonique à deux récepteurs dont les deux fils se terminent par des balles. En engageant les deux balles par leurs pointes dans deux des douilles du tableau l'écouteur s'introduit sur un circuit d'écoute.

KAPS, promptement déséquipé reprend le casque et assis à la table éclairée d'une bougie, tire devant lui une feuille de papier. Les camarades partis, KAPS change les balles de douilles puis, soudain, se penche sur la table, concentré, en disant « Chut ». Et son crayon s'active sur le papier. Ce qu'il écrit, c'est de l'allemand, ce qu'il entend, ce sont des conversations téléphoniques échangées dans les lignes de tranchées de l'ennemi. La tranchée de départ dans laquelle se trouve le poste est à cinquante mètres environ de notre première ligne et la tranchée allemande à trente mètres en avant de celle-ci.

L'écouteur entend tout d'abord comme une fine trompette qui module assez lentement une des lettres de l'alphabet Morse, plusieurs fois, jusqu'à ce que le poste appelé réponde :

»Hier Fuchsgraben ! » (Ici la tranchée du Renard) entend-on, par exemple.

Fuchsgraben, Dachsgraben (tranchée du blaireau) étaient deux postes entendus devant Flirey dont j'ai conservé les noms.

Tout se passe comme si les allemands avaient un réseau desservi en « party-line » : plusieurs postes montés en dérivation sur le même circuit. Une communication s'obtient en formant l'appel du poste désiré, une lettre de l'alphabet Morse. Cet appel retentit dans tous les postes en dérivation sur la ligne et seul prend la communication celui qui correspond à la lettre entendue.

D'où ces appels doucement flûtés qui parviennent mystérieusement à travers le sol et dont la musicalité contraste avec le bruit désagréable donné par un appel magnétique français lorsqu'il en est surpris car tous nos circuits étant doublés aucun appel ni aucune communication ne peuvent, sauf accident, être entendus.

Au poste de Flirey, quatre fils d'écoute. Ils suivent la tranchée de départ et par différents boyaux gagnent en première ligne les prises de terre constituées par des baïonnettes fichées

.Jusqu'à la garde dans le sol. Quelques-unes d'entre elles se trouvent dans des galeries de mines, profondément en terre et assez loin en avant. Ernst JUNGER, audacieux officier allemand des sections d'assaut, raconte dans « Orages d'acier » p. 172 que, pénétrant dans nos premières tranchées de Regniéville, il vit une baïonnette plantée dans le sol, d'où partait un fil suivant la tranchée ce qui l'intrigua. Le coup de main échoua, plusieurs allemands furent tués dans nos lignes. Un camarade m'assure que c'est grâce à une indiscretion surprise par notre poste d'écoute du secteur surnommé « Elephant », que j'ai bien connu, que le commandement français avait reculé ses hommes pour dérouter l'ennemi et l'empêcher de faire des prisonniers. JUNGER avait raison de considérer cette baïonnette avec méfiance.

L'appareillage d'écoute est donc des plus simples. Les douilles et balles du tableau, les baïonnettes des prises de terre sont du matériel trouvé sur place. Viennent de l'extérieur les fils et le casque téléphonique. Aucune machine. Pourtant si, il y en a une. Dans chaque récepteur téléphonique, quelques dizaines de grammes de fer aimanté entouré d'une bobine de fil de cuivre d'une extrême finesse dont les bouts, joints aux fils de ligne, se prolongent jusqu'aux prises de terre. L'aimantation tient sous son attraction la plaque du récepteur. L'ennemi parle-t-il au téléphone là-bas, à cinquante ou cent mètres ? Un faible courant se produit dans la ligne d'écoute, exactement

modulé sur la conversation, circule dans la minuscule bobine et modifie la puissance de l'aimant qui fait vibrer la plaque. Un déplacement de celle-ci, même inférieur à un millionième de millimètre, serait déjà perceptible pour l'oreille. S'il atteignait un millième de millimètre le bruit correspondant déchirerait le tympan ! La machine qui produit les sons, l'oreille qui les perçoit, sont du domaine du merveilleux !

Le poste de Flirey écoute sur un front de 1500 mètres. Sur cet espace on compte, dans les tranchées françaises quatre postes téléphoniques de commandants de compagnies situés en première ligne ou tout près, au débouché des boyaux d'accès, et le poste du commandant de bataillon se trouve un peu en arrière dans la tranchée de départ. Un réseau similaire existe dans les tranchées allemandes et c'est par lui que les conversations viennent à nos postes d'écoute.

Chaque matin, douze à vingt-cinq pages de communications surprises partent à l'état-major qui en tire de précieux renseignements. Sur place, nous prévenons directement le commandement des annonces de bombardements ou des rassemblements favorables au tir de notre artillerie. Parfois, dans un moment de Calme, la nuit tombée, les allemands se donnent un concert d'accordéon écouté par tous leurs postes sur la même ligne ; les récepteurs le reproduisent avec une telle puissance qu'on peut entendre, le casque posé sur la table.

L'ennemi ne se doute nullement de cet espion perpétuel qui le surveille de près, à loisir.

L'ECOUTE EN DIFFICULTE

Le haut rendement de l'écoute, avec un appareillage si simple, dure jusqu'aux premiers mois de 1916.

Mais, dans la formidable attaque sur Verdun, déclenchée le 16 février 1916, sur laquelle l'écoute, pour sa part, avait fourni de précieux indices, les allemands prennent un de nos postes, et cette fois, connaissent le système.

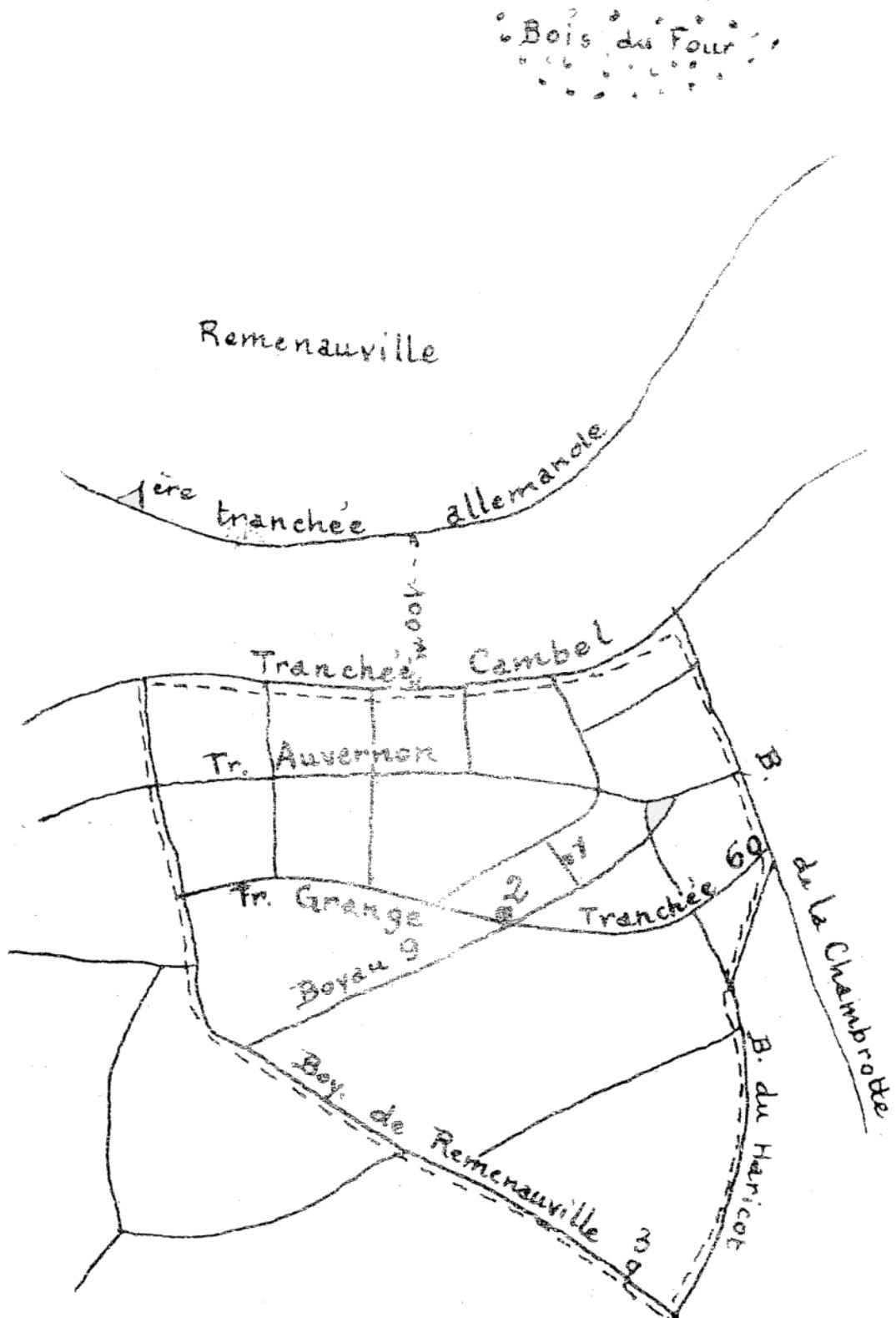
« Nous avons su récemment, écrit le général ROUQUEROL, par un officier du génie allemand, que le haut commandement ennemi, sur le soupçon très justifié des indiscretions du téléphone, avait dans les premiers mois de 1916, prescrit le doublement des lignes téléphoniques... »

Doublement des fils supprimant les prises de terre, précautions dans les communications, est-ce la fin des postes d'écoute ?

On pourrait le croire. Le rendement baisse dans des proportions considérables. Mais, en juin, arrivent des amplificateurs, appareils alors tout nouveaux, les amplificateurs « 3ter », avec leurs trois lampes extérieures au dedans desquelles on voit, entourant le filament d'éclairage, une petite spire, puis un cylindre métallique, grâce au jeu desquels les communications entendues sont considérablement amplifiées. L'écoute redevient miraculeusement fructueuse. Si certains passages demeurent, pour les interprètes, sibyllins, ils sont percés à jour par les officiers du deuxième bureau. Et il y a toujours des bavards qui laissent passer des communications importantes. D'ailleurs, nos interprètes reconnaissent les usagers habituels des téléphones et au simple timbre de la voix, à l'accent, les distinguent entre eux. Malgré le doublement des fils, grâce à l'amplification, l'écoute téléphonique continue son rôle.

La technique se perfectionne ; on dorme maintenant aux lignes d'écoute une partie frontale en première ligne beaucoup plus développée avant d'atteindre les prises de terre. Bien mieux, on supprime parfois complètement celle ci. C'est la boucle dont l'apparition bouleverse les simples notions auxquelles on s'était habitué pour expliquer l'écoute. Boucle qu'il faut maintenir isolée le plus possible du sol.

En avril 1917, j'installe ma première boucle devant Remenauville, village complètement détruit du pays de Haye. L'occupation des tranchées, juste à ce moment, se modifie. La première ligne est abandonnée et pour en empêcher l'accès, comblée de barbelés. Malgré cet obstacle, nous devons passer pour maintenir notre installation. Le travail finie, je suis présenté au lieutenant DELAVIE qui prend le commandement de nos postes. Peu de jours après il me désigne pour d'autres installations.



1, 2, 3 Emplacements successifs du poste

---- Boucle

Remenauville 1917

Dans certains secteurs où les saillants présentent un trop faible front, il faut développer l'étendue des lignes d'écoute dans le no man's land. Le lieutenant accompagne parfois ses hommes dans ces travaux ainsi que l'indique la citation suivante :

« Citation à l'ordre de la VIII^{ème} armée, novembre 1917 :

Par sa rare compétence, son absolu dévouement, son exemple et son mépris du danger, a acquis un très grand ascendant sur le personnel du service spécial dont il est chargé. A donné à plusieurs reprises des preuves de sa bravoure, spécialement le 2 novembre 1917 en dirigeant lui-même la pose de lignes d'écoute en avant de nos premiers réseaux

-Général GERARD. »

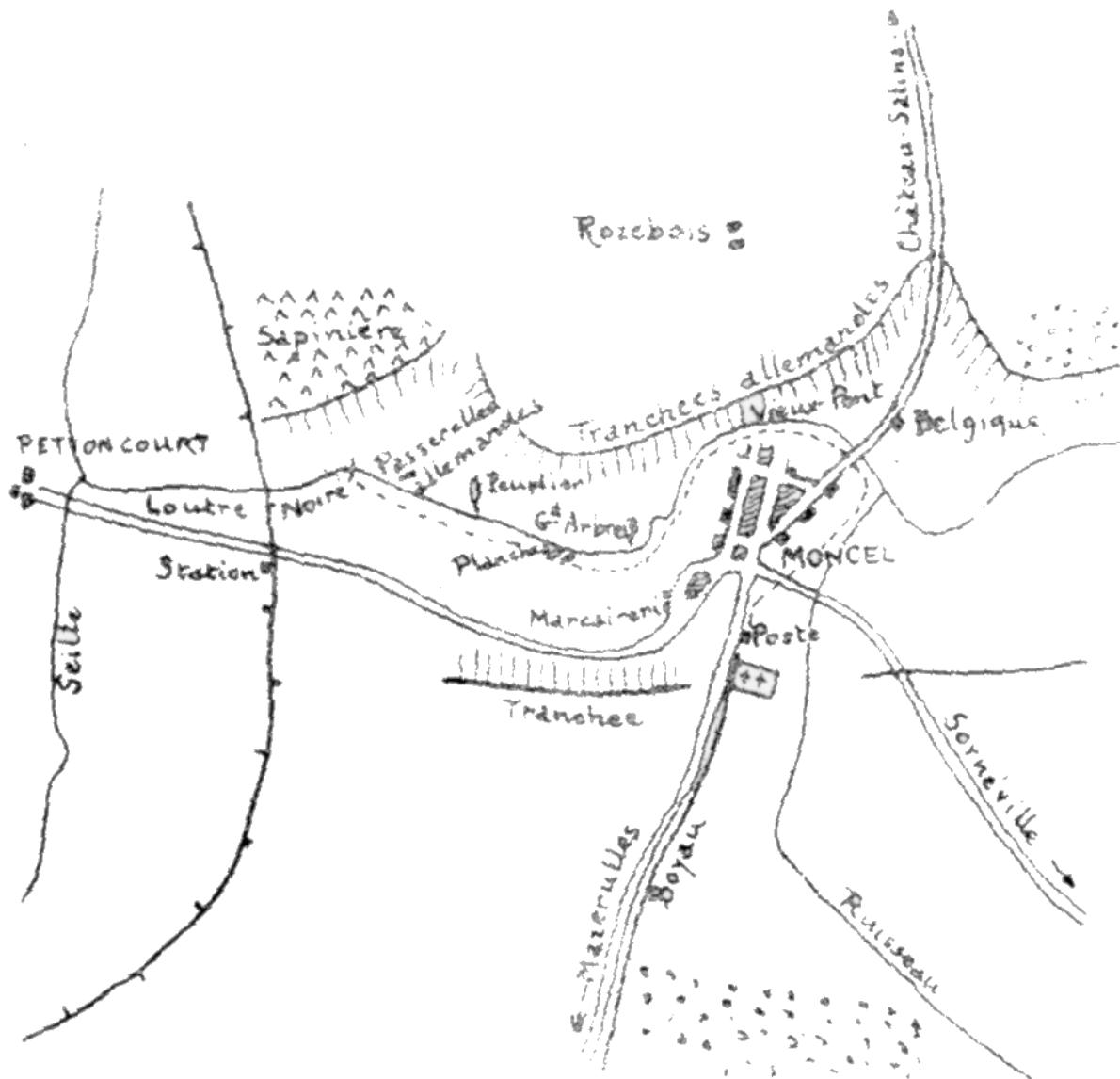


En 1918, les réseaux téléphoniques reculent encore et, par suite, les chances de surprise des communications diminuent. Un nouveau système de liaison apparaît, aussi bien chez les allemands que chez nous, pour doubler le téléphone dont les longues lignes sont, en cas d'attaque, hachées par

les bombardements. Il s'agit de la télégraphie par le sol, plus simplement de la T.P.S. qui n'exige qu'une antenne horizontale de quelques dizaines de mètres à l'émission, met en jeu une énergie plus puissante que celle des communications téléphoniques et peut être captée par un récepteur amplificateur jusqu'à plus de trois kilomètres. Nos interprètes doivent apprendre l'écoute des signaux Morse. D'après les résultats recueillis par des postes d'écoute voisins, on arrive, en comparant les intensités de réception, à situer les postes d'émission ennemis, Le service du chiffre à l'état-major parvient à percer le secret des communications.

Des communications téléphoniques sont encore prises parfois. En mars 1918, notre poste d'écoute de Moncel-sur-Seille décèle l'annonce d'un coup de main et lorsque les allemands s'élancent pour pénétrer dans nos tranchées ils sont fauchés par nos mitrailleuses ou faits prisonniers.

Jusqu'à la fin de la guerre les postes d'écoute luttent pour rendre le maximum de services.



1918 Poste d'écoute MONCEL / SEILLE

----- Ligne d'écoute dans le
no man's land

1 cm = 250m.

COMMENT FONCTIONNE L'ECOUTE

L'état-major de la VIII^{ème} armée siège à Flavigny, bourg assis à 12 kilomètres au sud de Nancy, sur un coude de la Moselle qui s'y divise en deux branches enserrant une île au sommet du coude, tandis que plus loin, le canal de l'est forme la corde de l'arc de la rivière. Le canal coule au pied des côtes boisées alors que le village s'étend suivant un angle droit dont l'église marque sensiblement le sommet, sur la rive gauche de la rivière, au bas d'une pente plus douce que couvrent des cultures et des prés où se pressent quetschiers, mirabelliers et autres arbres à fruits. Le paysage est des plus agréables avec des promenades dans les bois et sur les coteaux, le long de la Moselle et du canal, la pêche dans ces eaux et la baignade sur une plage à la pointe de l'île, charmes qui valent à Flavigny l'amitié des citadins de Nancy et le vocable de Flavigny-la-belle qu'on lit sur quelques cartes.

Les services de l'état-major du général d'armée GERARD occupent le prieuré, ancienne abbaye de femmes à la sortie sud du village. Le lieutenant loge chez madame AUBRY, excellente dame veuve dont un fils séminariste a été tué dans les combats du début de la guerre et qui, aidée de ses deux vaillantes filles Jeanne et Many fait valoir quelques terres et prés en attendant la relève par un autre fils mobilisé. Je ferai bonne connaissance de cette aimable famille, car de temps à autre je viens à Flavigny en compagnie du fidèle DUMONTEAUD.

Le lieutenant n'a pas son bureau au « prieuré ». On lui a planté une baraque « Adrian » dans la prairie de l'île dont il est le seul occupant et, dans cette baraque se trouvent son bureau, un dépôt de matériel, une salle de cours et d'expériences. Bien entendu, pour ces dernières, on déroule des câbles dans la prairie toute proche, mais pour réaliser plus exactement le développement et l'éloignement des lignes dans les tranchées, l'île se montre trop petite et, fréquemment, une voiture nous emmène le long de la route de Froloy. On se déplace dans des prés plus étendus que limitent quelques boqueteaux, dans un vaste horizon d'où émergent, loin au nord-est, la haute flèche de la basilique de St-Nicolas-du-Port et au sud-ouest « la colline inspirée » chère à mon illustre homonyme.

On établit une ligne entre deux postes téléphoniques avec retour à la terre et on cherche à en surprendre les communications par une ligne d'écoute. Les prises de terre de cette dernière ne sont pas rapprochées de plus de cinquante mètres, distance minimum, qui peut s'offrir aux tranchées.

Et l'on constate que la position des prises de terre d'écoute est indifférente fussent-elles reportées loin à l'arrière. Ce qui importe, c'est d'avoir une partie frontale de la ligne d'écoute voisine le plus possible de la ligne téléphonique et dans cette situation, plus le parallélisme des deux lignes est long, meilleur est le résultat.

Ces expériences établissent que la dérivation du courant téléphonique par les prises d'écoute adoptée au début comme explication était illusoire.

On peut raisonner ainsi sur la question.

Le sol est conducteur d'électricité et le courant s'y disperse comme il le ferait dans un conducteur de grande dimension. A une distance « d », par exemple, séparant une prise de terre d'écoute de la prise de terre téléphonique, le courant du téléphone est, en considérant le sol comme homogène, dispersé sur une demi-sphère ayant sa base à la surface du sol et pour rayon la distance d. La prise d'écoute n'en recueille que la fraction correspondant au plus au rapport de sa surface à celle de la demi-sphère. Si la prise d'écoute peut être considérée comme un cylindre de 1 mètre de longueur et de 1 centimètre de rayon et si d=50 mètres, cette proportion est de 1/500000, quantité certainement insuffisante pour avoir une action sur les appareils.

En courant continu, on a observé parfois entre des lignes de tramway fonctionnant avec des courants intenses et des câbles téléphoniques en plomb enterrés au voisinage des phénomènes de dérivation importants. M. DELAVIE. Lui même, avait eu l'occasion, avant la guerre, d'étudier à Vierzon un cas de ce genre et M. PAREZY, ingénieur en chef des P.T.T. a rendu compte en 1925

dans les « Annales des P.T.T. » d'un autre cas survenu à Dijon. Mais il faut un grand rapprochement des deux catégories de conducteurs.

Quant au courant alternatif, il circule surtout à la périphérie des fils qui le conduisent et on a constaté que, dans les rails d'un tramway fonctionnant en alternatif le courant se perd rapidement dans le sol, aussi soigné que soit l'éclissage électrique de la voie. (PICAUT, Cours de protection des lignes télégraphiques et téléphoniques p. 106107). Si le courant alternatif abandonne si aisément un conducteur en contact avec le sol il est bien vain de croire que le courant téléphonique qui est courant alternatif, dispersé dans le sol puisse venir s'insérer, par les baïonnettes, dans la ligne d'écoute.

Tout courant alternatif crée un champ électromagnétique variable dont la fréquence de variation est la même que celle du courant inducteur soit pour le courant téléphonique la fréquence de la parole, 800 périodes en moyenne par seconde. Les oscillations du champ magnétique développées suivant des cercles concentriques autour du fil générateur sont susceptibles de provoquer dans un fil sensiblement parallèle au premier un courant alternatif de même forme, propriété notamment utilisée dans les transformateurs dont l'emploi est si répandu. Dans le cas qui nous occupe ces oscillations sont transportées dans l'espace à la vitesse de la lumière et viennent agir sur le fil de l'écoute. Toutes les parties du fil émetteur agissent sur le fil d'écoute et l'amortissement de cette action n'est pas en raison inverse du carré de la distance comme cela se passe dans l'hypothèse de la dérivation du courant. Suivant les expériences faites avec le courant industriel (fréquence 50 périodes) l'action, à une distance de 500 mètres est encore supérieure à 20 % de la valeur qu'elle a à une distance de dix mètres (Annales des P.T.T. mars 1925). Elle est naturellement proportionnelle à la longueur de parallélisme entre la ligne téléphonique et la ligne d'écoute d'où l'intérêt de développer le plus possible celle-ci en première ligne.

Le phénomène se produit parce que la ligne téléphonique est simple mais si le retour du courant est assuré par un deuxième fil exactement jointif du premier, l'isolement par rapport au sol étant parfait, aucune induction n'a lieu car les courants dans les deux conducteurs étant égaux et de sens opposés l'action de l'un annule celle de l'autre.

Si, cependant dans les postes d'écoute, on peut observer une induction, malgré le doublement des fils allemands c'est que, par suite des bombardements et des intempéries la matière isolante des câbles toujours fixée aux parois des tranchées et boyaux est rapidement détériorée ; des pertes au sol se produisent ainsi sur les deux conducteurs ; les courants sur les deux fils ne sont plus de ce fait, strictement égaux, leurs actions électromagnétiques ne se compensent plus et, grâce à l'amplification, la faible différence suffit à être sensible aux récepteurs d'écoute.

La substitution possible d'une boucle parfaitement isolée du sol à une ligne d'écoute à prises de terre confirme que celles-ci n'ont pas le rôle de dérivation qu'on leur prêtait tout d'abord. On peut même maintenir le phénomène avec une ligne téléphonique à deux conducteurs écartés l'un de l'autre. Graham BELL construisait son premier téléphone en 1876 et en 1885 l'anglais PREECE utilisant deux cadres carrés de 370 mètres de côté, bien isolés du sol, placés parallèlement à 400 mètres l'un de l'autre, faisait entendre dans un téléphone placé dans l'un de ces cadres les paroles prononcées devant un microphone intercalé dans l'autre cadre.

Ainsi que l'enseignait le lieutenant DELAVIE par ses expériences de Flavigny l'écoute est bien due uniquement à l'induction.

La boucle présente sur la ligne à prises de terre certains avantages : elle est moins sensible aux courants perturbateurs, courants étrangers et décharges atmosphériques qui produisent à l'écoute des ronflements et craquements gênant la compréhension des communications surprises. De plus, il est possible de réaliser plusieurs spires et, en les ajoutant, de multiplier l'action inductrice produite. L'expérience montre cependant qu'il n'y a plus de gain réalisé avec un nombre de spires supérieur à trois.

Mais les tranchées ne sont pas un terrain d'expériences. La boucle, par son étendue, est bien

plus vulnérable qu'une ligne à prises de terre. Lorsqu'il faut installer une partie du fil d'écoute dans le no man's land il n'est plus possible, en général, de fermer la boucle. Aussi, à part quelques exceptions, constituant surtout des installations de comparaison, le système le meilleur, le plus courant, demeure le simple fil terminé par une ou plusieurs baïonnettes.

On peut s'étonner que les téléphones militaires de campagne aient été prévus sans fil de retour car il y longtemps que l'induction des lignes téléphoniques entre elles est connue. Dès 1880, en France la compagnie générale des téléphones obtient de l'état l'autorisation de construire des réseaux urbains et des lignes entre particuliers sont réalisées à simple fil. Mais on se rend rapidement compte, par suite de l'influence qu'elles exercent entre elles que le secret des communications n'est pas garanti.

Aussi l'administration des postes qui entreprend en 1885 la construction de circuits interurbains et monopolise en 1889 tous les réseaux urbains soumet les lignes à simple fil à l'obligation du doublement, ce qu'on lui voit rappeler jusqu'en 1903. En outre, en raison de la coexistence, sur les mêmes poteaux de plusieurs circuits interurbains et de l'écartement de leurs fils, des règles sont édictées pour les faire tourner les uns par rapport aux autres de telle façon que l'induction reçue par une section de circuit soit exactement compensée, grâce à une position symétrique de la section suivante, par une induction équivalente de sens contraire. Des règles analogues sont observées dans la construction des câbles souterrains.

Les conséquences de l'induction téléphonique sont donc bien connues, mais on s'était habitué à ne considérer comme possible qu'une induction à courte distance comme celle qui sépare deux circuits sur le même appui. D'autre part, dans l'éventualité de la guerre, les états majors ne songeaient qu'à de vastes et continuels mouvements des armes qui ne s'approcheraient que pour de courts combats. Par suite, les réseaux téléphoniques des adversaires seraient à bonne distance les uns des autres et il fallait surtout les prévoir d'installation rapide et facile. La ligne à un fil avec retour par le sol, comme pour les communications télégraphiques était bien suffisante pour toutes les constructions nécessaires.

Mais, au lieu de la guerre de mouvement, avec des éclaireurs seuls au contact, on avait abouti rapidement à cette lutte de tranchées avec de denses rideaux d'infanterie à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre dans une position, pour longtemps invariable. La construction des lignes téléphoniques à un fil devait se révéler, dans ces conditions, procédé désastreux.

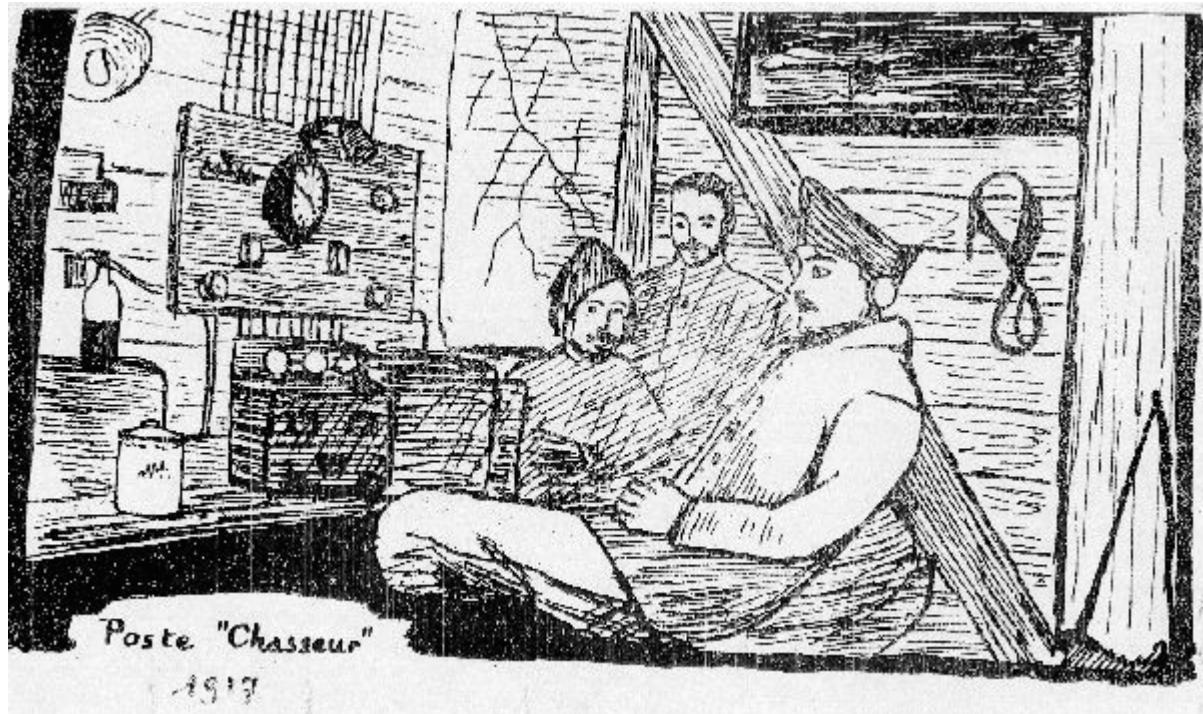
Le lieutenant DELAVIE, avait heureusement tourné cette situation à notre avantage ; grâce à lui, nos réseaux à double fil, bien surveillés, ne donnaient que des chances très faibles de surprise à l'ennemi et nous profitions abondamment du défaut que conservait le réseau allemand.

DERNIERES DIFFICULTES

Depuis la fin de 1917 l'écoute doit lutter avec un nouvel ennemi.

Les postes ont été reculés pour un motif de sécurité fort compréhensible ; mais ils se sont rapprochés des réserves où abondent les abris confortables qui sont notamment éclairés à l'électricité. Le courant électrique, avec sa fréquence de 50 périodes et ses harmoniques, développe une induction qui se traduit dans les écouteurs par un ronflement particulièrement intense le soir. Il est alors si fort que l'écoute est impossible. On cherche le moyen de combattre ce nouveau gêneur et on trouve la ligne ou la boucle de compensation. L'induction des lignes électriques, par l'étendue de celles-ci et par sa force, se développe sur une aire bien plus grande que l'induction téléphonique qu'on désire recueillir. Dans la ligne ou boucle de réception on reçoit à la fois l'induction téléphonique et l'induction électrique. On va chercher cette dernière un peu plus loin ; avec une ligne ou boucle de compensation que l'on met en opposition avec la première. De cette façon on doit obtenir la diminution du bruit perturbateur.

Fin 1917, j'installe une boucle de compensation au poste « Chasseur ». Celui-ci occupe un abri confortable appuyé sur une pente de la route de Badonvillers à Allarmont qui le surplombe parmi les rocs de grès rouge, les touffes de « brimbelles » et les sapins des premières Vosges. C'est un poste modèle. Il fonctionne sur une boucle à deux spires dont le front se trouve en première ligne à 800 mètres en avant et possède un tableau de mesures pour apprécier instantanément la charge des accumulateurs, la résistance des lignes ou leur isolement grâce à un jeu de commutateurs qui permettent aussi d'écouter sur une ou deux spires et d'utiliser, si besoin, la boucle de compensation. Celle-ci affaiblit quelque peu le bruit parasite. Un peu en arrière du front à Ste-Pôle, le lieutenant a fait installer une station de recharge des accumulateurs. Cet approvisionnement à proximité permet d'avoir des appareils en meilleur état car un long transport sur des routes fatiguées ne leur est pas favorable.

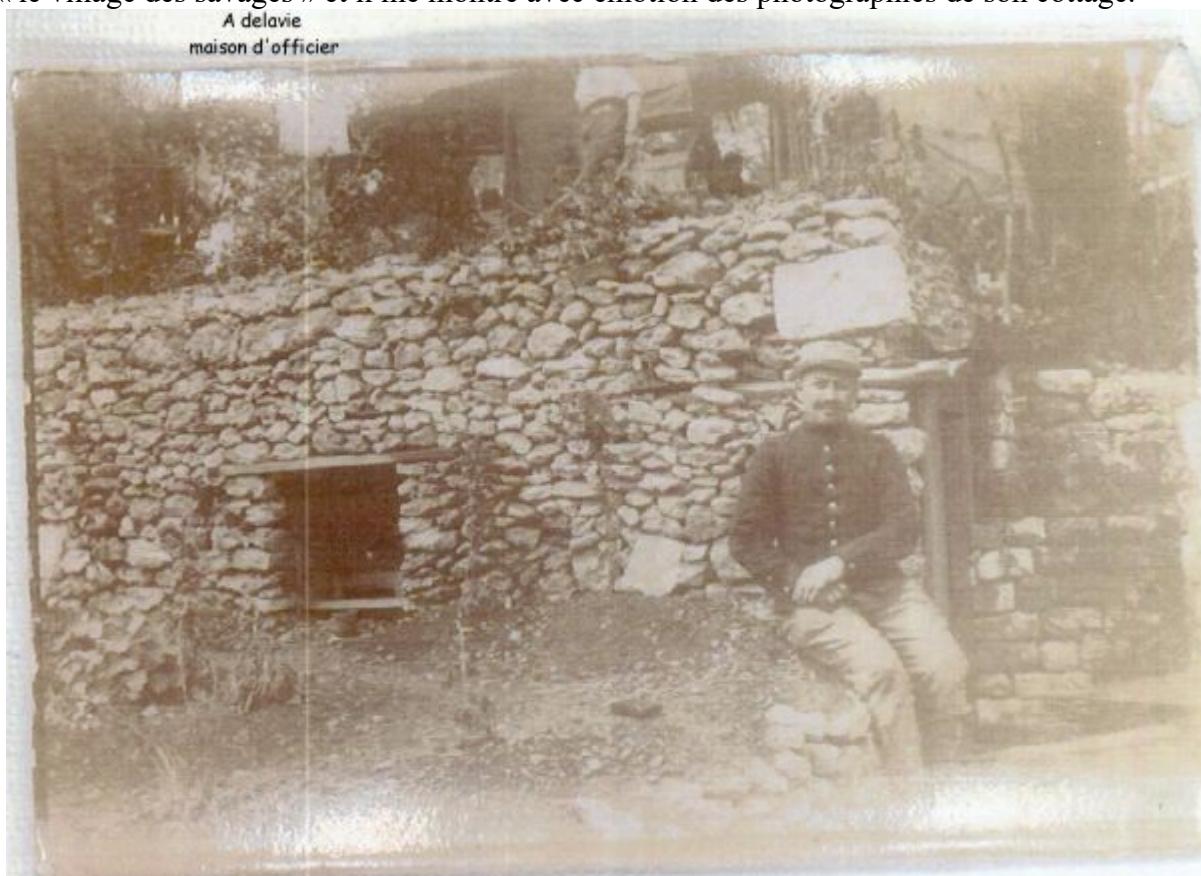


L'écoute exige maintenant un matériel compliqué. Ai-je besoin de dire que les résultats obtenus sont loin des merveilles quotidiennes de 1915 et 1916 ?

En été 1918, je me retrouve dans ce secteur. L'attaque des allemands, fin mai, en Champagne vient de se briser sur nos premières tranchées dégarnies à dessein et sur nos lignes de défense reportées en arrière. Le secteur s'organise sur ce modèle. Des émissions de gaz suivies de coups de

main assez profonds incitent à cette mesure. Les derniers civils sont évacués de Pexonne et de Badonvillers. Le lieutenant décide de faire enterrer les parties avancées de nos fils particulièrement exposées et d'atteinte difficile. Ils sont prolongés par des fils aériens jusqu'aux postes, bien en arrière. J'effectue le travail aidé d'une équipe de soldats américains pour le terrassement. Ce ne sont pas les premiers que je voie. Le tout premier, je l'ai précisément rencontré en forêt d'Apremont lors de mon séjour du commencement de l'année, sur la route conduisant à la côte 360. Il arrivait du Chemin des dames. Volontaire de la guerre du Mexique, depuis huit mois sur le front français, il nous dit qu'un million de ses compatriotes se trouvent maintenant en France, mais que pour sa part il est bien fatigué de la guerre, puis fouillant dans ses poches, il en tire une pantoufle, un paquet de tabac dont il prendra une chique, du chewing-gum et enfin un paquet de cigarettes qu'il nous distribue.

Parmi mes travailleurs, un canadien parle un vieux français patoisant. Il dit « un ch'tiot brin » et « le village des savages » et il me montre avec émotion des photographies de son cottage.



Des américains, nous en avons aussi dans nos rangs comme interprètes et, le 14 juillet, nous célébrons en commun la fête nationale dans notre nouveau poste « Le Chasseur », près de Fenvillers, par d'abondantes libations.



La Hernie de St MIHEL

Liberation Franco-américaine 12-15 sept 1918

1/425.000



A delavie et ses collègues
postes d'écoute 1915-1916

LES HOMMES ET LEUR CHEF

D'où venaient les hommes des postes d'écoute?

Les monteurs étaient pris au hasard dans les régiments d'infanterie et se formaient par la pratique aux nécessités du service.

PAPOUIN, paysan beauceron devenu parisien et ouvrier du gaz, est un des plus vieux, aimant le pinard et les plaisanteries salées mais très ferme sous le feu.

HABERT, fermier de Beauce, homme sage et pondéré, porte également une dizaines d'années de plus que moi.

Mais la plupart sont des jeunes : BOLARD dessinateur lyonnais, FAUCONNET étudiant en droit, BOYER élève de l'institut électrotechnique et bien d'autres qui sont des classes 1910 à 1913.

Les interprètes étaient eux, de tous âges, quelques-uns recrutés parmi les territoriaux, la seule condition de bien comprendre l'allemand parlé étant nécessaire.

Beaucoup étaient des voyageurs de commerce. Plusieurs résidaient à l'étranger à la déclaration de la guerre : BOUTEIL à Constantinople, ROBERT au Chili, JARRIER en Australie, BILLEBEAUD en Allemagne. Quand on demandait au facétieux JAEGLE quel était son métier :

« - Marchand de peaux de lapins. » répondait-il. Plus exactement fils d'un pasteur protestant, il faisait le commerce de pelleteries à Bruxelles.

BARLEMENT était pasteur et dans le même groupe SUDRE était curé.

Beaucoup, commerçants ou industriels : LAUPIE dans les vins, TRUCHOT dans la soierie lyonnaise, MIEL dans la ferronnerie.

Des instituteurs ou professeurs : TREFFOT, CHAVANT, GAUTHEROT, FEVRE, HUSSON.

Des employés de commerce, d'administration, de banque que leurs études ont amenés à faire séjour en Allemagne. C'est le cas d'ARNOUX que son père, à sa sortie du lycée Ampère à Lyon, ainsi qu'il raconte dans « Contacts allemands » envoyait à Munich.

Mais, pour beaucoup, l'allemand avait été la langue des premières années et, parmi eux, un grand nombre, qui résidaient encore dans les provinces arrachées en 1870, ayant fait leur service militaire en Allemagne avaient passé la frontière lorsque le grand jeu de la guerre s'était engagé. On leur avait parfois donné un nom d'emprunt pour dissimuler leur véritable identité qu'ils ne cachaient d'ailleurs pas assez. Leur capture par l'ennemi aurait été pour leur existence particulièrement dangereuse.

GEBHART, de père badois et de mère alsacienne avait servi dans la légion étrangère. Il buvait volontiers, avec une ivresse bruyante, capable alors d'actes d'une inutile audace, mais à sang-froid, l'attitude disciplinée d'un vieux soldat. LUTTMANN et MAINZ étaient, eux aussi, d'anciens légionnaires.

HOFFMANN, à peine capable d'écrire l'allemand qu'il entendait très bien, vannier ambulant, avait laissé quelque part sa roulotte avec toute sa famille et invitait ses camarades à venir le voir après la guerre dans son itinérante maison.

SILET dit LEMAIRE conservait dans son porte-feuille une photographie le représentant en sous-officier de l'armée allemande, sous le casque à pointe.

NORMANDIN était un étudiant qui, élevé à Brumath, devait, lors de notre entrée en Alsace, étonner les habitants de Haguenau qu'il interpellait dans leur patois.

ARNOUX, qui grâce à son talent littéraire, délaissa très tôt l'administration de la ville de Paris après la guerre, a peint dans son livre « Le cabaret » plusieurs types de notre organisation.

De JAEGLE qu'en raison de ses louanges rabelaisiennes et de son amitié pour la liqueur de

septembre plusieurs d'entre nous surnommaient le sergent PINARD il a fait le sergent MEDOC avec beaucoup de fidélité.

« Youyou chien de légionnaire » était le chien de MAINZ, un fox à robe brune et je me trouvais dans la carriole cahotée sur le chemin des Quatre-Vaux à Martincourt dans laquelle ARNOUX dialogue avec Youyou.

« Le Chinois » était BERNARD, un monteur, dont le caractère bizarre et fanfaron est très bien rendu.

De son expérience de l'écoute, ARNOUX a tiré aussi la majeure partie de son livre « indice 33 » extrêmement intéressant pour qui a connu nos postes.

Tandis que les régiments quittaient les secteurs après un séjour plus ou moins long, les soldats de l'écoute demeuraient sur place. Il était en effet indiqué de conserver, en face des tranchées allemandes, des hommes connaissant leur organisation, les noms des postes de commandement et des observatoires, et beaucoup de ceux des officiers. Cette connaissance facilitait la compréhension rapide des communications et en l'absence de sténographie il fallait relater rapidement l'essentiel. de ce qui était entendu.

Les hommes des postes d'écoute étaient réunis en groupes, chaque groupe ayant un cantonnement fixe de repos dans un village de l'arrière des lignes.

Par exception le groupe de la forêt d'Apremont desservant les trois postes du Bois-brûlé, de la Tête-à-vache et du bois d'Ailly cantonnait dans des abris souterrains le long de la route de Mécrin à Marbotte près de la Commanderie. Mais, pendant mon séjour ce cantonnement fut reculé à Lérouville.

Le groupe d'Ansauville desservait trois postes, deux à Flirey et le troisième devant Seicheprey, au bois de Remières.



Le groupe de Domèvre réunissait le personnel d'un poste primitivement fixé en avant de

Limey, abandonné à la suite de destruction par bombardement pour un nouveau poste à Remenauville avec celui du poste de Regniéville. Remenauville et Regniéville qui comptaient en 1914, 159 et 222 habitants n'ont pas été reconstruits, leurs territoires étant respectivement réunis aux communes de Limey et de Thiaucourt.

Le groupe de Dieulouard desservait trois postes au Bois le Prêtre.

Le groupe de Croixmare avait deux postes en forêt de Parroy.

Le groupe de Pexonne desservait quatre postes en avant de Badonvillers.

En 1918 furent créés des postes à Nomeny et Moncel-sur-Seille.

Longtemps nous vécûmes dans la position de « détachés » de nos régiments d'origine. Nous y tenions car l'esprit de corps qui nous liait à la coiffure, au costume, au numéro de la formation initiale que nous avions quittée était puissant. Nous vivions « en subsistance » dans les corps qui se succédaient dans les secteurs et qui nous considéraient parfois comme des leurs, témoin le seul certificat de bonne conduite qui m'a été décerné par le 14ème ...

page 57 absente ?

Il aimait se délasser des soucis quotidiens par la lecture d'ouvrages d'histoire naturelle et je le revois, un matin d'avril 1918, nous commentant, dans la tranchée CLEMENCEAU, devant le Bois d'Ailly, où il était venu surprendre notre travail, les expériences de l'ermite de Sérignan sur la merveilleuse aptitude du grand paon à trouver sa compagne.

Quelques-uns d'entre nous étaient parfois peu sages A la suite d'une beuverie ils allaient, par exemple, crier sous la fenêtre d'un colonel, culbutaient une sentinelle exigeant le mot de passe après le couvre-feu, saccageaient des maisons abandonnées. Cela faisait des affaires. Mais le lieutenant intervenait, plaideait auprès des chefs et arrangeait les choses au moindre mal.

L'humanité, la bonté de cet homme étaient sans bornes et c'est avec l'image d'un chef juste et bon qu'il demeure dans le cœur de ceux qui furent ses subordonnés.

Peu de jours après l'armistice, le lieutenant DELAVIE partit avec tous ses hommes et le matériel des postes en occupation à Landau en Palatinat. Heureusement l'ennemi n'était plus capable de reprendre les armes. C'était bien un régime de paix que l'occupation, de la rive gauche du Rhin inaugura.

C'est à Landau que le lieutenant fut promu capitaine le 26 mars 1919, mais son rôle était terminé ; les interprètes étaient dispersés dans les différents services de liaison entre l'armée et les autorités civiles et les monteurs, devenus de vrais sapeurs, flânaient à longueur de journée, dans l'attente de la démobilisation.

Celle-ci permit bientôt à M. DELAVIE de retrouver au foyer madame DELAVIE et ses trois jeunes enfants.

Nommé à la direction du collège technique de Puteaux il y forma de nombreuses générations d'élèves.

Nous n'avions pas perdu contact. Devenus presque son voisin alors que j'habitais Billancourt de 1926 à 1928 je traversais parfois le bois pour lui faire une visite.

Après mon retour en province, nous ne manquions pas de nous écrire à chaque renouvellement d'année en évoquant le temps révolu des postes d'écoute.

Il prit sa retraite en 1945, mais ne pouvant se résigner à l'inactivité il avait accepté les fonctions d'inspecteur des cours du syndicat général des constructions mécaniques.

En janvier 1951 il évoquait encore, répondant a mes vœux les années de guerre et les postes :

« On se souvient avec émotion de ces anciens P.T.B. (trois lettres désignant notre organisation). Le service était bien attachant. On sauvait des vies françaises. »

Et, pour finir il mesurait le temps. Il le mesurait en se regardant se pencher sur ses jeunes petits-enfants : « sur Françon qui sait faire le lion, sur Milliou qui imite la tourterelle. »

« Telle est la vie, la vie qui va de plus en plus vite et qui nous conduit vers le petit tas de cendres qui est notre lot dans le royaume des ombres. »

On peut croire à un pressentiment, car le 3 avril suivant, il fermait les yeux à cette vie et ses cendres allaient rejoindre sa terre natale de Vayres auprès de son père mort à 90 ans quelques années auparavant et dans l'attente de sa vieille maman qui eut la douleur de lui survivre quelques mois encore.

Il y avait 36 ans précisément qu'entre le Bois-brûlé et Ronval il comparait ses observations et ses expériences qui devaient aboutir à de si précieux résultats.

Récapitulant son œuvre, l'idée géniale de l'écoute dès qu'il est mis en contact avec le service téléphonique, l'acharnement apporté à la réalisation et à la généralisation des postes ; tant de combinaisons de l'ennemi déjouées par la prévention des attaques et des bombardements, un espionnage merveilleux au cœur des premières lignes ennemis, les pertes sévères infligées à celui-ci grâce à la surprise de ses intentions, les renseignements les plus variés, les plus complets, les plus précieux, fournis a l'état-major ; Pour toute cette contribution au combat pour la victoire, on peut conclure que le lieutenant DELAVIE a, selon l'expression consacrée bien mérité de la patrie.

Annexes

GROUPEMENT D'ANSAUVILLE

BEYER dit CHAGNON	ALLOUARD
X... dit BOILEAU	BOLARD
BORGERS	BOER
CAHEN	CHAIX
CHAVANT sergent	CHERDAVOINE
COLIN	DELFAUX
CYVOCT	DURAND
GEBHART	FAUCONNET
GODILLON	LAUPIE Georges
GRAFMEYER	MAUREL
GURTEN	RAVAN
HAETER dit CHARRON	RIGAL
JAEGLE sergent	SAUVERE
KAPS dit SAINTE-MARIE	SIGNORELLI
KUHN dit GILET	VERAN
LAUPIE Léon sergent	
LECOMTE	
LEVY-GODCHAUX	
LUTTMANN	
MAINZ	
NEYRAUD	
X... dit REGNIER	
ROUGELOT	
SCHMIDT adjudant	
SIMON dit FESSARD	
WEBER dit VERIN	
WEILL sergent	
WEILL dit DUMONT	
ZILLER	

Au commencement, les postes du groupement d'Ansauville avaient été construits sous la direction du lieutenant GABRIEL de la section du 8^{ème} génie du corps d'armée et des sergents EYRAUD puis GUERAUD. Puis le groupement passa sous l'autorité du lieutenant JACQUOT.

GROUPEMENT DE DOMEVRE

AMSTUTZ	AGARD
ARNOUX caporal	BORDERIES
BANTZ	DELAPREE
BOUTEIL sergent	DUGES
CUVELIER	GOBART
EBRAY sergent	ABERT
ETIENNE	HANIER
FEVRE	LERIBAULT
FRANCOIS	LEPRINCE
GRIMIFSEN dit SIMON	NOIRAUT
HESSE sergent	ORTAL
HUSSON	PLANCOT
JACQUIER	PAPOIN
WENGER	ROUX
	TARIBO

GROUPEMENT DE DIEULOUARD

BAUGE	PLEAU sergent
BERTINETTI sergent	
BILLEBAUT	
BOURSIN	
CHRISTMONT	
COTTON sergent	
DANGLARD	
DENARIE	
DUBOIS	
DULISCOUET adjudant	
EON	
HELLER	
LAGUERRE	
MIEL sergent	
ODEN'HALL	
PRINCE	
ROBERT	
ROUBAUT	
ROUSSIN	
SAMUEL	

GROUPEMENT DE CROIXMARE

BEALE	BERTHET
CHANAL	DELOULAIS
FAIVRE Sergent	GRADELLE
LECLERC	GUILLON
	MULOT
	PAUL

GROUPEMENT DE PEXONNE

BARLEMENT	CAZALS
BLAISE	CLARE
CHENEVIERE	COELN
DECAUVILLE	COQUET
DE COHERN sergeant	MOLLARD
DESHAYES	SAJOT
DOTTER dit POIRIER	TEILLARD
FEINSILBER dit CHARLY	VILLAIN sergeant
HERTZ André dit HENRY sergeant	
HERTZ Jean dit HENRY sergeant	
HOPP dit DEROUDILLE	
LEBEAU sergeant	
MATHIS	
NAVARRO	
NORDMANN	
NORMANDIN	
RICHERT	
ROCHE sergeant	
SCHNEIDER	
SILET dit LEMAIRE	
SUDRE	
STEINMEYER	
TRIBOUDET	
WOLFHUGEL dit GROSJEAN sergeant	
... dit ZACHARIE	
Américains	
HOGEL Wilbur	
WILSON sergeant	

Dernières notes

En terminant ce travail, je m'aperçois que dans la liste des camarades de Domèvre j'ai oublié BAZIN. Victor BAZIN, du 302^{ème} ou 304^{ème} régiment d'infanterie, classe 1905 ou antérieure a été tué dans les tranchées de Regniéville le dimanche de Pentecôte 1916 par une grenade à ailettes en réparant nos lignes d'écoute. J'annonçai sa mort à sa famille de Flers. Quelques mois plus tard, un dimanche aussi, le 4 octobre, HANNIER, classe 1914, était tué dans le même secteur, dans des circonstances analogues.

J'ai désigné le sergent CARNET comme interprète. En réalité, il était monteur.

Le sergent MARTIN qui succéda à DUMONT comme sous-officier du groupe des téléphonistes du 210^{ème} m'a communiqué plusieurs photographies intéressantes dont du central téléphonique de St Agnant, le groupe des téléphonistes autour de leur chef et surtout l'inhumation du sergent DUMONT au cimetière du 227^{ème} à Saint-Agnant. A la porte, une rangée de soldats en armes, rendant les honneurs. A l'intérieur, auprès de la bière, un père jésuite et l'abbé BRINGER, le lieutenant DELAVIE ; sur la gauche, « le noble colonel DE MALLERAY » prononce l'éloge du disparu. Moins d'un an après, au bois d'Avocourt, lui aussi devait tomber pour la patrie.

Le corps du sergent DUMONT, classe 1913, repose aujourd'hui dans le cimetière de Donzy-le-Pertuis, sa commune natale, près de Cluny en notre département de Saône-et-Loire. Dans sa mémoire, je salue pieusement celle de tous ceux de nos camarades tombés dans le service des postes d'écoute ou qui sont morts depuis.